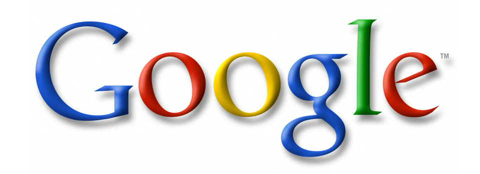


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

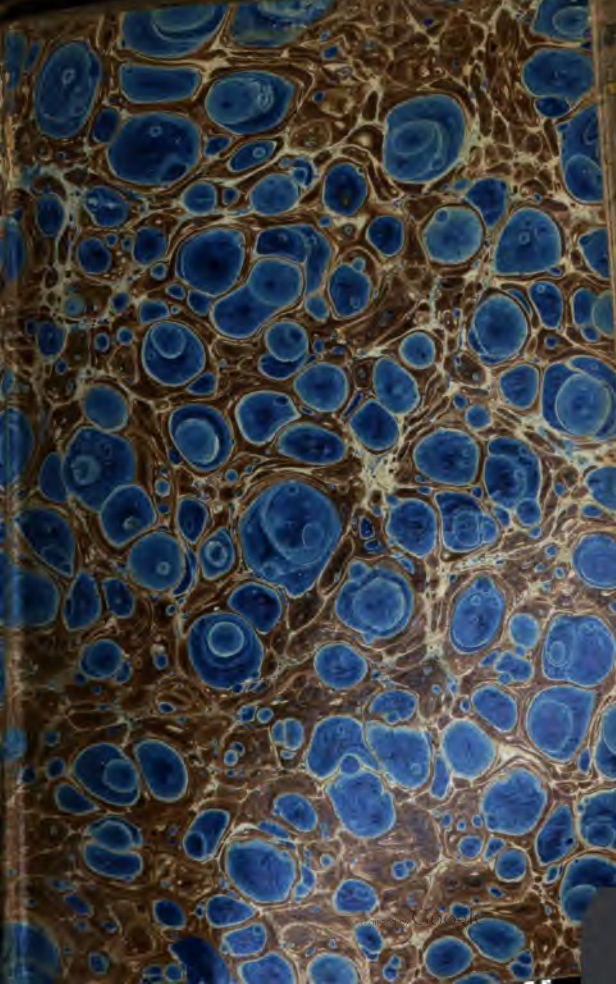
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google


EX LIBRIS
V. M. P. ARMELLINI
D.D. BIBLIOTH. GAND.
LIX
UNIVE[redacted]NT
Digitized by Google


Digitized by Google

~~Ar~~ Ar. 781.
2 vol. f 1.20

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1821.

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

1658.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A madame la Surintendante, sur ce qu'elle est accouchée, avant terme, dans le carrosse, en revenant de Toulouse.

PUIS-JE ramentevoir l'accident plein d'ennui,
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes ?
Aurais-je bonne grâce à blâmer aujourd'hui
Carroses en relais, chirurgiens un peu rudes ?

Fallait-il que vôtre œuvre imparfait fût laissé ?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse ?
A quoi songeait l'Amour qui l'avait commencé ?
Et sont-ce là des traits de véritable épouse ?

Ne quittant qu'avec peine un mari, par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher ;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devait être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grâce
Que vous aves perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place ?

Digitized by Google

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devait avoir quartier;
Il était digne, hélas! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Grâces et d'Amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu, peut-être pour un bien;
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément, vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant, et peut-être insensible;
Votre sexe ou le nôtre en serait mort d'amour:
Mais nous ne gagnons rien; c'est un sort infaillible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœurs.
Chez vous mâle et femelle il en est une bande;
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs:
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

MADRIGAL POUR LE ROI.

Que dites-vous du cœur d'Alcandre,
Qui n'avait jamais soupiré?
S'il s'est un peu tard déclaré,
Il n'a rien perdu pour attendre.

Digitized by Google

MADRIGAL.

Belle d'Aumont, et vous Mésière,
Quand je regarde la manière
Dont vous vous mariez, l'un venant de la cour,
Et l'autre de Paris, ou bien de la frontière,
J'appelle votre hymen un impromptu d'amour.
Avec le temps vous en ferez bien d'autres,
Et nous en pourrons voir, dans neuf mois plus un jour,
Un de votre façon qui vaudra tous les nôtres.

QUITTANCE.

Par-devant moi, sur Parnasse notaire,
Se présenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés,
Pesés, revus, approuvés, et vantés,
Pour le passé voulut s'en satisfaire;
Se réservant le tribut ordinaire,
Pour l'avenir aux termes arrêtés.
Muses de Vaux, et vous leur secrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez,
En puissiez-vous en cent ans autant faire!

Digitized by Google

QUITTANCE, SOUS SEING PRIVÉ,

DE LA SURINTENDANTE.

De mes deux yeux, ou de mes deux soleils,
J'ai lu vos vers qu'on trouve sans pareils,
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.
Je vous tiens quitte, et promets vous fournir
De quoi partout vous le faire tenir,
Pour le passé, mais non pour l'avenir.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

LETTRE

A madame de C...., abbesse de M....

Très-révérente mère en Dieu,
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ose vous l'aller dire
Si l'on n'a patentes du sire
Qui fit attraper Girardin,

Digitized by Google

Lequel allait voir son jardin,
Puis le mit à grosse finance :
Les Rocroix, gens sans conscience,
Me prendraient aussi bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurais beau dire à voix soumise,
Messieurs, cherchez meilleure prise,
Phébus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon ;
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veut point au roi d'Espagne,
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin, j'aurais beau les prêcher,
Montal ne se soucirait guère
De Cupidon ni de sa mère :
Pour cet homme en fer tout confit
Passe-port d'Amour ne suffit.
En attendant que Mars m'en donne un, et le sine,
(Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un vous et Cyprine,)
Je ne bouge, et j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre :
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser ;
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire, un peu moins que vous ;
Car tous vos coups

Digitized by Google

Ne sont pas doux
Comme ils le semblent :
Le cœur dès l'abord ils nous emblent,
Puis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.
Je vis pourtant, à ne vous point mentir :
Que servirait de déguiser les choses ?
Mais comment vis-je ! et qu'il nous faut pâtir
Dans vos prisons, où l'on fait longues pauses !
Noires ne sont, et pourtant sont mieux closes
Qu'aucun châtel. Quand léans on se voit,
Pleurs et soupirs, ce sont boutons de roses,
On n'en sort pas ainsi que l'on voudrait.
Aussi quand on vous fit abbesse,
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus ? c'est le trépas.
Que les champs libres on leur laisse
Un peu;
Je gage
Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu :
Dessous la clef on les a mis,
Comme une chose et rare et dangereuse ;
Et pour épargner ses amis,
Le ciel vous fit jurer d'être religieuse.
Comme vos yeux allaient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage,
Qu'on vous ferait un couvent épouser.

Digitized by Google

Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage ;
Sans point de faute Hymen en fit autant ;
Mot ne sonnait ; et quant à moi, je gage
Que de l'affaire il n'était pas content.
Ce même jour, pour le certain,
Amour se fit Bénédictin ;
Et sans trop faire la mutine,
Vénus se fit Bénédictine ;
Les Ris ne bougeant d'avec vous,
Bénédictins se firent tous ;
Et les Grâces qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent.
Tous les dieux qu'en Cypre on connoît,
Prirent l'habit de saint Benoît.
Vous vêtir d'or, ce serait grand dommage ;
Puisqu'en habits sans coûts et sans façon,
De triompher votre beauté fait rage,
Si qu'à la cour elle en ferait leçon.
Pardonnez-moi, si j'ai quelque soupçon
Que cet habit dont vous êtes vêtue,
En vous voilant, sois recéleur d'appas :
N'en est-il point dont il puisse à ma vue
Se confier ? je ne le dirais pas.

Digitized by Google

POUR MADAME DE SÉVIGNÉ.

Dixain envoyé à M. Fouquet, sur le sujet de la lettre précédente.

De Sévigné depuis deux jours en-çà
Ma lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut, et cela se passa,
Phébus tenant chez vous son consistoire.
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant, Sévigné me plaça :
J'étais alors deux cents mille au-deçà,
Voire encor plus du temple de Mémoire.
Ingrat ne suis, son nom ferait pieça
Delà le Ciel, si l'on m'en voulait croire.

A M. *.

Je ne m'attendais pas d'être loué de vous ;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoue :
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux,
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

Digitized by Google

BALLADE

Sur le refus que firent les Augustins de prêter leur interrogatoire devant Messieurs, en 1658. (*a*)

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir; mais le cas n'alla bien.
L'huissier voyant des cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étaient mis là pour aucun bien:
Très-sage fut, car avec doux maintien,
Il dit: Ouvrez; faut-il tant vous requerre?
Qu'est-ce ceci? Sommes-nous à la guerre?
Messieurs sont seuls, ouvrez, et croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Dea (répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller clerc, et sur-tout bon chrétien,)
Vous êtes troupe en ce monde inutile,
Le tronc vous perd depuis ne sais combien;
Vous vous battez, faisant un bruit de chien:
D'où vient cela? Parlez, qu'on ne vous serre:
Car que soyez de Paris ou d'Auxerre,

(*a*) Pour bien entendre cette pièce, voyez les remarques sur Despréaux, chant I[er] du Lutrin, vers 48.

Digitized by Google

Il faut subir cette commune loi ;
Et n'en déplaise aux suppôts de saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Lors un d'entre eux, que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien;
Vraiment, dit-il, voilà bel Évangile!
C'est bien à vous de régler notre bien ;
Que le tronc serve à l'autel de soutien,
Ou qu'on le vide afin d'emplir le verre,
Le Parlement n'a droit de s'en enquerre,
Et je maintiens comme article de foi,
Qu'en débribant matines à grand erre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

ENVOI.

Sage héros, ainsi dit frère Pierre ;
La cour lui taille un beau pourpoint de pierre;
Et dedans peu me semble que je voi,
Que sur la mer, ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Digitized by Google

1659.

(M. Fouquet ayant dit que je lui devais donner pension pour le soin qu'il prenait de faire valoir mes vers, j'envoyai quelque temps après cette lettre à M....)

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que Monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne;
En bonne foi je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât aujourd'hui
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son souvenir, qui me comble de joie,
Sera payé tout en belle monnoie,
De madrigaux, d'ouvrages ayant cours;
(Cela s'entend sans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainsi que je l'espère.)
Cette monnaie est sans doute légère,
Et maintenant peu la savent priser;
Mais c'est un fonds qu'on ne peut épuiser.
Plût aux destins, amis de cet empire,
Que de l'épargne on en pût autant dire!
J'offre ce fonds avec affection;
Car après tout quelle autre pension
Aux demi-dieux pourrait être assignée?

Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la Saint-Jean je promets madrigaux,
Courts et troussés, et de taille mignonne :
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre aura son tour après,
Ma Muse alors prétend se mettre en frais;
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'est menu présent.
Vienne l'an neuf, ballade est destinée;
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or, la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton.
Pâques, jour saint, vaut autre poésie,
J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourrait être le pire,
On me voit peu sur tels sujets écrire :
Mais tout au moins je serai diligent,
Et si j'y manque, envoyez un sergent,
Faites saisir sans aucune remise
Stances, rondeaux, et vers de toute guise.
Ce sont nos biens; les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons.
Ne pouvant donc présenter autre chose,
Qu'à son plaisir le héros en dispose :

Digitized by Google

Vous lui direz qu'un peu de son esprit
Me viendrait bien pour polir chaque écrit.
Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre;
Et je prétends, sans un seul en rabattre,
Qu'au bout de l'an le compte y soit entier,
Deux en six mois, un par chaque quartier.
Pour sûreté j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur le bord du Permesse.
Même au besoin notre ami Pelisson
Me pleigera d'un couplet de chanson;
Chanson de lui tient lieu de longue épître,
Car il en est sur un autre chapitre :
Bien nous en prend, nul de nous n'est fâché
Qu'il soit ailleurs jour et nuit empêché.
A mon égard je juge nécessaire
De n'avoir plus sur les bras qu'une affaire;
C'est celle-ci. J'ai donc intention
De retrancher toute autre pension;
Celle d'Iris même, c'est tout vous dire;
Elle aura beau me conjurer d'écrire,
En lui payant pour ses menus plaisirs
Par an trois cent soixante et cinq soupirs;
(C'est un par jour, la somme est assez grande.)
Je n'entends point après qu'elle demande
Lettre ni vers, protestant de bon cœur
Que tout sera gardé pour Monseigneur.

Digitized by Google

BALLADE

POUR LE PREMIER TERME.

A madame la Surintendante.

COMME je vois monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France ;
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?
Serait-ce assez d'avoir votre quittance ?
Oui, je le crois ; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrais bien faire un don précieux :
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux ;
« En puissiez-vous dans cent ans autant faire ! »

Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence,
Si leur ai dit, en ployant les genoux,
Mes vers voudraient faire la révérence
A deux soleils de votre connaissance,
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux,
Que celui-là qui loge dans les cieux ;
Partant vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
« En puissiez-vous dans cent ans autant faire ! »

Digitized by Google

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux,
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance :)
Espérez bien de ses yeux et de nous.
J'ai cru la Muse, et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux.
« En puissiez-vous dans cent ans autant faire! »

ENVOI.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte, et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
« En puissiez-vous dans cent ans autant faire! »

BALLADE A M....

(On me donna pour sujet de la ballade du second terme, l'imitation du rondeau de Voiture, *Ma foi, c'est fait.*)

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète,
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés;

Digitized by Google

Par quelque bout il faut que je m'y mette :
Puis que jamais ballade je promette,
Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni ma foi, car je suis déja court;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quant il s'agit de mettre un œuvre au jour,
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

Sur ce refrain, de grâce, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin venant des universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui de dépit lui dit pour faire court,
Vous y viendrez cuire dans notre four.
Colin répond, faisant le bon apôtre :
Ne vous fâchez, belle, car en amour,
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés,
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd,
Et n'ai rien fait si par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour,
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

Digitized by Google

ENVOI.

O vous l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court;
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre :
Trop bien savez qu'en langage de cour,
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

ODE POUR LA PAIX.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure,
Fait déja refleurir Vaux,
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir avant les roses

Digitized by Google

L'infante avecque la paix :
Car ce sont deux belles choses.

O paix, infante des cieux !
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie.
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère ;

Et qui du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,

Digitized by Google

Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées,
Ramène-nous les plaisirs,
Absens depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles,

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

BALLADE

Sur la paix des Pyrénées et le mariage du Roi; sujet donné pour le troisième terme.

Dame Bellone ayant plié bagage,
Est en Suède avec Mars son amant.
Laissons-les là, ce n'est pas grand dommage;

Digitized by Google

Tout bon Français s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme assurément ;
Car que me chaut si le Nord s'entrepille,
Et si Bellone est mal avec la cour ?
J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
« Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour. »

Le seul espoir restait pour tout potage ;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille ;
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer avec certaine fille
« Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour. »

On sait qu'elle est d'un très-puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, et sur-tout belle et sage,
Et l'empereur y pense aucunement :
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand.
Car en attraits sa personne fourmille ;
Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,
« Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour. »

Digitized by Google

ENVOI.

Prince amoureux de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'infante enlève à la Castille
« Les Jeux, les Ris, les Grâces, et l'Amour. »

POUR LA REINE,

Ensuite de la ballade précédente.

Ils sont partis les Jeux, les Ris, les Grâces,
Nous les verrons au temps que j'ai prédit,
Le dieu d'amour qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit.
Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme était haute!
Bon, ce dit-il, nous allons moissonner;
Car le climat doit en cœurs foisonner.
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte;
Tout l'univers n'en saurait tant donner
Que notre reine en mérite sans faute.

Digitized by Google

DIXAIN.

A madame la Surintendante.

DEDANS mes vers on n'entend plus parler
De vos beautés, et Clio s'en est plainte.
J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
Par toutes mains qu'aussi vous soyez peinte
C'est un abus, Phébus sans contredit
Seul y prétend ; j'y perdrais mon crédit.
Vous me direz, quelle est donc votre affaire?
Quelle elle est donc ? je l'aurai bientôt dit :
C'est d'admirer. Quoi ! rien plus ? Et me taire.

SIXAIN.

Pour le Roi.

DÈS que l'heure est venue, amour parle en vainqueur;
Soit de gré, soit de force, il entre dans un cœur,
Et veut de nos soupirs le tribut ou l'offrande.
Alcandre de ce droit s'est long-temps excusé,
Mais par les yeux d'Olympe Amour le lui demande,
Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.

Digitized by Google

DIXAIN. A M....

Sur ce que M. Fouquet souhaitait un plus grand nombre de petits ouvrages que celui qu'il avait reçu, les deux pièces suivantes lui furent envoyées pour supplément.

TROIS madrigaux ce n'est pas votre compte,
Et c'est le mien; que sert de vous flatter?
Dix fois le jour au Parnasse je monte,
Et n'en saurais plus de trois ajuster.
Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, seigneur; et voici comme,
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
Les prend au poids au lieu de les compter:
Sont-ils méchans, tant moindre en est la somme,
Et tant plutôt on s'en doit contenter.

ÉPITRE

A M. le Surintendant.

DUSSÉ-JE une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurais taire.
Celui qui plein d'affection

Digitized by Google

Vous promet une pension,
Bien payable et bien assignée
A tous les quartiers de l'année,
Qui pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet;
Et n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement;
J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure:
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.
L'autre jour étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir.
J'eus le cœur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage:
Car enfin ce serait dommage,
Que prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre âme est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,

Digitized by Google

Si vous mandant mon déconfort,
Je ne contais au vrai l'histoire;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.
Je me console, et vous excuse;
Car après tout on en abuse,
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses, dont aux courts jours se plaignent
Moines d'Orbès, et sur-tout craignent,
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le roi, l'état, votre patrie,
Partagent toute votre vie;
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage!
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serais trop familier,
Si je faisais le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême:
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitans,
Les requêtes, les ordonnances,
Le parlement et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,

Digitized by Google

Mais plus que tous les demandeurs,
La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés;
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes Sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amans des Muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un:
Je ne serai pas importun,
Je prendrai votre heure et la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement,
Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu venir à grand erre,
(Non sans travail et quelques frais,)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe ou la bière;
Pour les rois ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulais venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monumens antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.

Digitized by Google

Certes j'y pris un grand plaisir.
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage
Sert à ces tombeaux d'ornement?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire.
Messire Orus (me mis-je à dire),
Vous nous rendez tous ébahis :
Les enfans de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes,
Que je trouve plaisamment faites.
On m'eût expliqué tout cela ;
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.
Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopes et de Céphrim,
D'Orus et de tout son lignage,
Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe,
Jusques au bout du genre humain !
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.
Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,

Digitized by Google

Vous, que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé;
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses.
Mille moissons, c'est un peu trop;
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles destinées
Ne devraient aller que le pas:
Mais quoi! le ciel ne le veut pas.
Toute âme illustre s'en console;
Et pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom,
Qui fait encor vivre le nom,
Quand le héros n'est plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

Digitized by Google

A MADAME LA SURINTENDANTE,

Sur la naissance de son dernier fils à Fontainebleau.

Vous avez fait des poupons le héros,
Et l'avez fait sur un très-bon modèle.
Il tient déjà mille menus propos;
Sans se méprendre il rit à la plus belle :
C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourrisson qui soit sous le soleil.
Pour bien tetter il n'a pas son pareil;
Il fait en tout son jugement paraître;
Quelqu'un m'a dit qu'il sera du conseil
(Sans y manquer) du dauphin qui va naître.

Or vous voilà mère de trois Amours :
Dieu soit loué! la reine de Cythère
N'en a qu'un seul, qu'elle montre toujours,
Et cet enfant ne va pas sans sa mère :
A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
Étant privé de la clarté des cieux;
Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
Deux magasins de lumière et de flamme,
Deux vrais soleils, dont l'éclat radieux
Éblouira quelque jour plus d'une âme.

Digitized by Google

De vos aînés d'autres gens ont écrit ;
De ce cadet je dirai quelque chose ;
C'est un enfant tout sens et tout esprit.
D'un feu de joie au Parnasse il est cause ;
A le louer déjà l'on se dispose :
Son nom, chanté par cent auteurs divers,
Sera bientôt le sujet de nos vers,
Et remplira, selon son horoscope,
Tous les échos qui sont dans l'univers ;
Pour un tel nom trop petite est l'Europe.

J'ai de mon dire Apollon pour garant.
Voici de plus ce qu'ajoute Uranie :
Notre petit doit un jour être grand ;
C'est Jupiter qui réglera sa vie.
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foison ;
Et cet enfant est né dans sa maison,
Ce qui présage une grandeur suprême.
Vous voyez bien que la Muse a raison,
Car Jupiter et Louis c'est le même.

Dans l'horoscope il est encor parlé
Des qualités nobles, grandes et belles,
Par qui sera cet enfant signalé,
Et dont il a déjà des étincelles.
Je crois qu'en lui la raison a des ailes:
Comme son père il aimera l'honneur,

Digitized by Google

Il logera quelque jour dans son cœur
De rares dons une troupe infinie :
Ce me serait un insigne bonheur
Si je logeais en telle compagnie.

BALLADE

A M. Fouquet, pour le pont de Château-Thierri.

Dans cet écrit notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie ;
Disant, qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement :
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est de long-temps dégarnie :
Qu'y ferait-on ? vice n'est pauvreté ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie :
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,

Digitized by Google

L'argent sur-tout est chose nécessaire.
Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté ;
C'est justement ce de quoi l'on vous prie :
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement,
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

ÉPITHALAME

En forme de centurie.

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nu,
Point d'assistans, blessure clandestine
Fille damée, et le vainqueur vaincu

Digitized by Google

1660.

ÉPIGRAMME.

Sur un mot de Scarron, qui était près de mourir. (a)

Scarron sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
Ah ! dit Cloton, vous la ferez là-bas ;
Marchons, marchons, il n'est pas temps de rire.

MADRIGAL.

Au Roi et à l'Infante.

Heureux couples d'amans, race de mille rois,
Bien que de voir trembler cent peuples sous vos lois
Soit une gloire peu commune,
Vous avoûrez pourtant un jour
Qu'on est mieux couronné par les mains de l'Amour,
Que par celles de la Fortune.

(a) Scarron mourait avec le regret de n'avoir pas fait une satire contre le hoquet qui le tourmentait alors.

Digitized by Google

ÉPITAPHE

De La Fontaine, faite par lui-même.

JEAN s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser.
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

ÉPITAPHE

D'un grand parleur.

SOUS ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles ;
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre à nos oreilles.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME TIRÉE D'ATHÉNÉE.

Contre le mariage.

HOMME qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire :
Fol était le second qui fit un tel contrat,
A l'égard du premier je n'ai rien à lui dire.

AUTRE ÉPIGRAMME

Tirée d'Athénée.

Ubi lavantur qui hic lavantur?

NE cherchons point en ce bain nos amours ;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une malpropre bande ;
Sire baigneur, ôtez-moi de souci,
Je voudrais bien vous faire une demande :
Où lave-t-on ceux que l'on lave ici ?

Digitized by Google

RONDEAU REDOUBLÉ.

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement;
Bien que chacun en murmure et nous glose,
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Si j'avais bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close;
Voire on dirait que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose;
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrais vous cacher mon tourment;
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure et en glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Philis, car autrement
Loin de vos yeux je vais faire une pose;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Digitized by Google

Pourriez-vous voir ce triste éloignement ?
De vos faveurs doublez plutôt la dose :
Amour ne veut tant de raisonnement ;
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi, qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort, peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses,
Après cela des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne saurait découvrir le mystère ;
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

Digitized by Google

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON.

J'ÉTAIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit;
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis, pourquoi craindre tant?

Digitized by Google

Que peut-il ? c'est un enfant ;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi.
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphême ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon :
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

Digitized by Google

1661.

ÉLÉGIE

Pour M. Fouquet.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil (*a*) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas, qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

(*a*) L'Anqueuil, petite rivière qui passe à Vaux.

Digitized by Google

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne le connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles ;
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière,
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah, si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs !
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs !
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,

Digitized by Google

Nymphes qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur:
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence:
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

1663.

ODE

Au Roi, sur le même sujet.

Prince, qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Porte la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense

Digitized by Google

Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.
Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année,
Deux fois de pampre couronnée,
Enrichir coteaux et vallons.
Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.
Réserve-le pour des rebelles;
Ou si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.

Digitized by Google

Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée,
Ses monarques en sont jaloux;
Et Rome t'ouvre une carrière,
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux.
Va-t'en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois;
Mais parmi nous sois débonnaire:
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.
L'Amour est fils de la Clémence,
La Clémence est fille des Dieux;
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale,
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.
Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux

Digitized by Google

En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédait point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vû pressant,
A toujours été remarquable;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.
Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs;
Ainsi les tiens filés de soie,
Puissent se voir comblés de joie,
Même au-delà de tes désirs.

ÉLÉGIE

Pour M. L. C. D. C.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime;

Digitized by Google

Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal ?
Un amant libre a le ciel moins contraire,
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire ;
Ou s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins :
Car je crains tout, un absent doit tout craindre.
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
On dit tantôt que votre amour languit,
Tantôt qu'un autre a gagné votre esprit ;
Tout m'est suspect, et cependant votre âme
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme ;
Je la connais, une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimait. Je suis sûr que l'on m'aime !
Mais m'aimait-on ? Voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez ;
Combien ? cent fois ? Non, ce n'est pas assez.
Cent mille fois ? Hélas ! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos désirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore :
Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour ?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle

Digitized by Google

Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie.
Je ne crains point les languissans ennuis,
Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs momens, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verroux sur verroux.
Tout est léger : mais je crains que votre âme
Ne s'attiédisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

1664.

BALLADE

Sur Escobar.

C'EST à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre, auteur de vains débats.
Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas.
En paradis allant au petit pas,

On y parvient, quoiqu'Arnauld nous en die :
La volupté, sans cause il l'a bannie.
Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux et grande rêverie.
Escobar sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui sans raison nous tient en altercas
Pour un fétu ou bien pour une pomme,
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.
Même il soutient qu'on peut en certains cas
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie ;
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après cela qu'on crie
Escobar sait un chemin de velours ?

Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas.
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?
Il en est tant qu'on ne les connaît pas.
De leurs avis servez-vous pour compas ;
N'admettez qu'eux en votre librairie ;
Brûlez Arnauld avec sa coterie,
Près d'Escobar ce ne sont qu'esprits lourds.
Je vous le dis : ce n'est point raillerie,
Escobar sait un chemin de velours.

Digitized by Google

ENVOI.

Toi, que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Escobar sait un chemin de velours.

ÉGLOGUE.

CLIMÈNE, ANNETTE.

CLIMÈNE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment :
Lisis vient de louer en ma présence Aminte.
J'ai vu triompher mon amant
Du dépit dont j'étais atteinte.
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris...

ANNETTE.

Qui ne rirait de ce sujet de plainte ?
Mais que dis-tu d'Atis, qui, seul et sans témoins,
Rêve toujours sous quelque ombrage ?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins,
Les loups ont l'humeur moins sauvage.
Dieux! que son chant me plaît!

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Dis plutôt son amour.
Il entretient nuit et jour
Les échos de notre bocage.

ANNETTE.

Oserais-je l'aimer? serait-ce pas un mal?
Hélas! j'entends dire à nos mères
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

CLIMÈNE.

Elles n'ont pas été toujours aussi sévères;
Rends-leur ces agrémens qu'ont les jeunes bergères,
Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi:
Le doux poison qu'amour! Amour, il n'est que toi
De plaisir sensible en la vie:
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loi.

ANNETTE.

Mais, Climène, que veux-tu dire?
Toi-même tu voudrais tout-à-l'heure bannir
Les doux transports de ce martyre.

CLIMÈNE.

Ah, je n'y pensais plus, tu m'en fais souvenir.
J'entends le son d'une musette.

(*Atis et Lisis paraissent.*)

LISIS, *à Climène.*

Je confesse mon crime, et viens plein de regret...

CLIMÈNE.

Je vous veux apprendre un secret.

Digitized by Google

Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse.
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un amant n'a des yeux que pour voir sa maîtresse,
De l'esprit que pour la louer.

ANNETTE.

Il suivra tes conseils, pardonne-lui, Climène.
Si l'ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'amant.

CLIMÈNE.

Ton ignorance me fait rire..
Pardonner à l'amant! Annette, y penses-tu?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.
Atis, prends soin de l'en instruire.
Nous nous fâchons du mot d'amour.
Ce sont façons qu'il nous faut faire;
Et cependant tout ce mystère
Dure au plus l'espace d'un jour.
Nous soupirons à notre tour,
Un doux instinct nous le commande:
L'amant honteux fait mal sa cour,
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS

Puisqu'on me le permet, je jure par les yeux
De la bergère que j'adore,
Qu'il n'est rien si beau sous les cieux,
Ni la fraîche et riante Aurore,
Ni la jeune et charmante Flore.

Digitized by Google

Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
Ah, si je lui pouvais montrer ce qu'elle ignore,
Nul berger plus heureux n'aurait pu voir le jour!

LISIS.

Annette est belle, qui le nie?
Mais Climène emporte le prix;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie:
Je sais languir, je sais brûler.

CLIMÈNE.

Savez-vous le dissimuler?

LISIS.

Si je le sais, cruelle!

CLIMÈNE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater:
Je n'osai d'abord m'en flatter,
N'étais-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours! vous comptez mal, tout est siècle aux amans.
Récompensez ces longs tourmens.

ATIS, *à Annette*.

Payez les transports de mon zèle.

CLIMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.

Digitized by Google

Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS ET ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,
Tout le reste dépend de vous.

CLIMÈNE ET ANNETTE.

Hé bien! on vous l'accorde.

LISIS ET ATIS.

Oh, charmantes bergères,
Allons sur les vertes fougères,
Aux plus creux des forêts, aux fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours!

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphyrs
Nos malheureux soupirs.

SONNET

Pour S. A. R. mademoiselle d'Alençon.

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes?
Six étés n'ont pas vu la paix dans ces climats,
Et déjà le démon qui préside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes.

Digitized by Google

Opposez-vous, Olimpe, à la fureur des armes :
Faites parler l'Amour, et ne permettez pas
Qu'on décide sans lui du sort de tant d'états ;
Souffrez que votre hymen interpose ses charmes.

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
Ce bien qui ne saurait aux mortels trop coûter ;
Je sais qu'il nous faudra vous perdre en récompense.

Un souverain bonheur pour l'empire françois,
Ce serait cette paix avec votre présence ;
Mais le ciel ne fait pas tous ses dons à-la-fois.

1667.

BALLADE.

Hier je mis chez Cloris en train de discourir
Sur le fait des Romans Alison la sucrée.
N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on méprise ainsi la légende dorée,
Tandis que les romans sont si chère denrée ?
Il vaudrait beaucoup mieux, qu'avec maints vers du temps,
De messire Honoré l'histoire fût brûlée.
Oui, pour vous, dit Cloris, qui passez cinquante ans :
Moi, qui n'en ai que vingt, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour ;

Digitized by Google

Car pour vous découvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.
Cloris eut quelque tort de parler si crûment,
Non que monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise.
Étant petit garçon, je lisais son roman,
Et je le lis encor ayant la barbe grise.
Aussi contre Alison je faillis d'avoir prise;
Et soutins haut et clair qu'Urfé par-ci, par-là,
De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoi, dit Alison, peut servir tout cela?
Vous en voit-on aller plus souvent à l'église?
Je hais tous les menteurs, et pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise,
Je me plais aux livres d'amour.
Alison dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle était en vertus accomplie;
Mais ses péchés écrits tombèrent par malheur:
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait était papelardie;
Trouvant entre autres points dans sa confession:
J'ai lu Maître Louis mille fois en ma vie;
Et même quelquefois j'entre en tentation,
Lorsque l'ermite trouve Angélique endormie:
Rêvant à tel fatras souvent le long du jour;
Bref, sans considérer censure ni demie,
Je me plais aux livres d'amour.
Ah! ah! dis-je, Alison, vous lisez les romans?
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite!

Digitized by Google

Je crois qu'ainsi que vous, pleine d'enseignemens,
Oriane prêchait faisant la chatte-mite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite,
Un pain sur la fournée emprunta, dit l'auteur :
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte.
Mainte belle sans doute en a ri dans son cœur.
Cette histoire, Cloris, est du pape maudite ;
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, et dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.
Clitophon a le pas par droit d'antiquité ;
Héliodore peut par son prix le prétendre ;
Le roman d'Ariane est très-bien inventé ;
J'ai lu vingt et vingt fois celui du Polexandre.
En fait d'événemens, Cléopâtre et Cassandre,
Entre les beaux premiers doivent être rangés :
Chacun prise Cyrus, et la Carte du Tendre ;
Et le frère et la sœur ont les cœurs partagés :
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le Galois vient encore à son tour ;
Cervantes me ravit, et pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Bocace sans dispense :
Je trouve en ses pareils bien du contre et du pour.
Du surplus (honni soit celui qui mal y pense)
Je me plais aux livres d'amour.

Digitized by Google

IMITATION

D'un livre intitulé : *Les Arrêts d'Amour.*

Les gens tenant le parlement d'amours,
Informaient pendant les grands jours,
D'aucuns abus commis en l'île de Cythère.
Par-devant eux se plaint un amant maltraité,
Disant que de long-temps il s'efforce de plaire
À certaine ingrate beauté ;
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts et des promenades ;
Item, mainte collation,
Maint bal, et mainte comédie ;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion ;
S'est tourmenté le corps et l'âme,
Sans pouvoir obliger la dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.
Fut allégué d'autre part à la cour,
Que plus la dame était cruelle,
Plus elle avait d'embonpoint et d'attraits ;
Que perdant ses appas, amour perdait ses traits ;
Qu'il avait intérêt au repos de son âme ;

Digitized by Google

Que quand on a le cœur en flamme,
Le teint n'en est jamais si frais.
Qu'il était à propos, pour la grandeur du prince,
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fît mille soupirans, sans faire un bienheureux;
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes;
Augmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes.
Que souffrir tel procès était un grand abus,
Et que le cas méritait une amende;
Concluant pour le surplus
Au renvoi de la demande.
Le procureur d'amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La cour, leurs moyens entendus,
La renvoya; permis d'être cruelle,
Avec dépens, et tout ce qui s'ensuit.
Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter était tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux:
Qui prend se vend; mais l'intérêt du prince,
Souvent plus fort qu'aucunes lois,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

Digitized by Google

BALLADE.

Au Roi.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix jointe au retour des roses
Repeúplera l'univers d'agrémens.
Vous domptez tout, même les élémens;
Tant vous savez à propos entreprendre!
Mars chaque hiver s'en revenait attendre
A son foyer les zéphyrs paresseux:
D'autres leçons vous lui faites apprendre;
« L'événement n'en peut être qu'heureux. »

Entre vos mains tout devient imprenable:
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps.
Il faut dix ans aux héros de la Fable;
A vous dix jours, quelquefois des instans.
Le bruit que font vos exploits éclatans
Perce les cieux, l'Olympe les admire.
Ses habitans protégent votre empire,
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il? car vous n'avez qu'à dire,
« L'événement n'en peut être qu'heureux. »

Tel que l'on voit Jupiter dans Homère
Emporter seul tout le reste des dieux ;
Tel balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui, prenez votre tonnerre,
« L'événement n'en peut-être qu'heureux. »

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérans ;
Terrible aux uns, aux autres tout aimable ;
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différens,
Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas courant à la victoire,
Ont tout soumis ; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire :
« L'événement n'en peut être qu'heureux. »

RÉPONSE

D'une dame à un songe de son amant.

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,
De sa seule pudeur à regret défendue,

Digitized by Google

Et perdre en vains respects le précieux moment,
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,
Que d'avoir tant de retenue :
Il faut être en amour un peu plus hasardeux.
Si la belle revient en pareil équipage,
Moins de respect, plus de courage ;
Vous ne serez jamais heureux
Si vous êtes toujours si sage.
Il est de certains temps où, maître à votre tour,
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire ;
En ces occasions notre honneur a beau dire,
Un brave homme n'en doit croire que son amour.
Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes ;
L'accueil dont vous avez régalé mes attraits,
De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes
Me désabuse pour jamais.
Dans ce songe discret leur faiblesse se montre ;
Et leur mérite, hélas! me doit être suspect,
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre
Ils n'inspirent que du respect.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection ;
Guerre, ni pauvreté, ni semblables désastres

Digitized by Google

Ne pouvaient approcher de cette nation :
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune.
On ne pouvait dormir en paix :
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient par leurs cris
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer.
Il fallait promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades coassantes
Allaient dans tous les états.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles devraient se taire,

Digitized by Google

Et ne murmurer pas tant ;
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir :
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

N. B. Cette fable, imitée de Commire, a été imprimée d'abord dans le recueil des poésies latines de ce jésuite, et ensuite dans le Fablier Français, publié en 1771 par L. T. Hérissant. Bastien l'a recueillie dans son édition des Fables de La Fontaine, en 1779 : elle est la vingt-quatrième du douzième livre.

LE DIFFÉRENT

DE BEAUX YEUX ET DE BELLE BOUCHE.

Belle Bouche et beaux Yeux plaidaient pour les honneurs
Devant le juge d'Amathonte.
Belle Bouche disait : je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De beaux Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés, et nos charmes :
Que dis-je? notre emploi ! J'ai bien plus d'un métier ;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :
De bon cœur je le laisse à beaux Yeux tout entier.

Digitized by Google

Je satisfais trois sens, eux seulement la vue.
    Ma gloire est bien d'autre étendue :
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
    Belle Bouche fait des soupirs,
    Tels à-peu-près que les zéphyrs
    En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant ;
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
    On voit beaux Yeux se tourmenter ;
    Belle Bouche n'a qu'à parler,
    Sans artifice elle sait plaire.
Quand beaux Yeux sont fermés, ce n'est pas grande affaire ;
Belle Bouche à toute heure étale des trésors :
La nacre est en dedans, le corail en dehors.
Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.
Les présens que nous fait la rive orientale
N'approchent pas des dons que je prétends avoir.
    Trente-deux perles se font voir,
    Dont la moins belle et la moins claire
Passe celle que l'Inde a dans ses régions :
    Pour plus de trente-deux millions
    Je ne m'en voudrais pas défaire.
    Belle Bouche ainsi harangua.
    Un amant pour beaux Yeux parla,
Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire
Que c'est par eux qu'amour s'introduit dans les cœurs.

Digitized by Google

Pourquoi leur reprocher les pleurs ?
Il ne faut donc pas qu'on soupire ?
Mais tous les deux sont bons; belle Bouche a grand tort :
Il est des larmes de transport,
Il est des soupirs au contraire
Qui fort souvent ne disent rien ;
Belle Bouche n'entend pas bien
Pour cette fois-là son affaire.
Qu'elle se taise, au nom des dieux,
Des appas qui lui sont départis par les cieux.
Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable ?
Nous savons plaire en cent façons,
Par l'éclat, la douceur, et cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle Bouche le blâme, et nous en faisons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous ; et pour une chanson
Où belle Bouche est en renom,
Beaux Yeux le sont en plus de mille.
La cour, le Parnasse, et la ville
Ne retentissent tout le jour
Que du mot de beaux Yeux et de celui d'Amour.
Dès que nous paraissons, chacun nous rend les armes.
Quiconque nous appellerait
Enchanteurs, il ne mentirait,
Tant est prompt l'effet de nos charmes !
Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,

Digitized by Google

Par ce moyen passe à la montre :
On demande qui c'est, et souvent ce n'est rien ;
Cependant beaux Yeux sont la cause
Qu'on prend ce rien pour quelque chose.
Belle Bouche dit, j'aime, et le disons-nous pas ?
Sans aucun bruit, notre langage,
Muet qu'il est, plaît davantage
Que ces perles, ce chant et ces autres appas
Avec quoi belle Bouche engage.
L'avocat des beaux Yeux fit sa péroraison
Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante ;
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuse ici la cour par des discours frivoles.
Ai-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Philis ? Juge, regardez-les ;
Puis prononcez votre sentence,
Nous gagnerons notre procès.
Philis eut quelque honte ; et puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence,
Que les papiers tombaient des mains.
Frappé de ces charmes soudains,
L'auditoire inclinait pour beaux Yeux dans son âme.
Belle Bouche, en faveur des regards de la dame,
Voyant que les esprits s'allaient préoccupant,
Prit la parole, et dit : A cette rhétorique,
Dont beaux Yeux vont ainsi les juges corrompant,
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour réplique.

Digitized by Google

La nuit mon emploi dure encor;
Beaux Yeux sont lors de peu d'usage :
On les laisse en repos; et leur muet langage
Fait un assez froid personnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose.
On préféra belle Bouche à beaux Yeux.
En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause,
Belle Bouche baisa le juge de son mieux.

SONNET

Pour mademoiselle de Poussay.

J'avais brisé les fers d'Aminte et de Sylvie;
J'étais libre, et vivais content et sans amour :
L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie;

Quand du milieu d'un cloître Amarante est sortie :
Que de grâces, bons dieux! tout rit dans Luxembourg :
La jeune Olympe voit maintenant à sa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux :
Mais en considérant cet ouvrage des cieux,
Je ne sais quelle crainte en mon cœur se réveille.

Digitized by Google

Quoi qu'Amour toutefois veuille ordonner de moi,
Il est beau de mourir des coups d'une merveille
Dont un regard ferait la fortune d'un roi.

POUR MIGNON,

Chien de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans.

Petit chien, que les destinées
T'ont filé d'heureuses années!
Tu sors de mains dont les appas
De tous les sceptres d'ici-bas
Ont pensé porter le plus riche;
Les mains de la maison d'Autriche
Leur ont ravi ce doux espoir :
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu sors de mains pleines de charmes;
Heureux le dieu de qui les larmes
Mériteraient par leur amour
De s'en voir essuyer un jour!
De ces mains, hôtesses des Grâces,
Petit chien en d'autres tu passes,
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille caresses :
Tu plais aux dames, aux princesses;
Et si la reine t'avait vu,

Digitized by Google

Mignon à la reine aurait plu,
Mignon à la taille mignonne :
Toute sa petite personne
Plaît aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des chrétiens.
Las ! qu'ai-je dit qui te fait plaindre ?
Ce mot d'Iris est-il à craindre ?
Petit chien, qu'as-tu ? dis-le moi :
N'es-tu pas plus aise qu'un roi ?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé ;
Puis de madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot sourire ?
D'où vient donc que ton cœur soupire ?
Que te faut-il ? un peu d'amour,
Dans un côté de Luxembourg.
Je t'apprends qu'Amour craint le suisse,
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la divinité,
Qui fait ouvrir l'autre côté.
Cela vous est facile à dire ;
Vous qui courez partout, beau sire ;
Mais moi... parle bas, petit chien,
Si l'évêque de Bethléem
Nous entendait, Dieu sait la vie :
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps :

Digitized by Google

Je te promets à ce printemps
Une petite camusette,
Friponne, drue, et joliette,
Avec qui l'on t'enfermera;
Puis s'en démêle qui pourra.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE DE BAVIÈRE.

Votre altesse sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'univers;
J'entends les affaires de France:
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne.
On croit ici que la besogne
Est avancée, et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain, puis au Moscovite,
Condé, Nieubourg; car le mérite
De tous côtés fait embarras.
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux voulait, madame,

Digitized by Google

Régner ailleurs que sur votre âme,
On ne peut faire un meilleur choix :
Heureux qui vivrait sous ses lois !
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela,
(Et je suis de ce nombre-là,)
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent ;
Quant à Moskou, nous l'excluons ;
Voici sur quoi nous nous fondons :
Le schisme y règne, et puis son prince
Mettrait la Pologne en province.
Nieubourg nous accommoderait :
Au roi de France il donnerait
Quelque fleuròn pour sa couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas,
Nous serions voisins des états :
Ils en ont l'alarme et font brigue ;
Contre Louis chacun se ligue :
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindrait-il, lui dont les armes
Vont au Turc causer des alarmes ?
Nous attendòns du grand seigneur
Un bel et bon ambassadeur ;
Il vient avec grande cohorte;

Digitized by Google

Le nôtre est flatté par la Porte.
Tout ceci la paix nous promet
Entre saint Marc et Mahomet.
Notre prince en sera l'arbitre :
Il le peut être à juste titre,
Et ferait même contre soi
Justice au Turc en bonne foi.
Pendant que je suis sur la guerre,
Que saint Marc souffre dans sa terre,
Deux de vos frères sur les flots
Vont secourir les Candiots.
Oh, combien de sultanes prises !
Que de croissans dans nos églises !
Quel nombre de turbans fendu !
Tête et ruban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières,
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairait beaucoup davantage ;
Mais de long-temps il n'en courra :
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.
D'Auvergne s'est dans notre terre
Rompu les bras ; il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierri
Passé deux mois et davantage,

Digitized by Google

Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les grands ne fut jamais.
Le duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir :
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes ;
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes
L'éleveront à tel degré,
Qu'enfin je m'en contenterai.
Veuille le ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,
Autant de lauriers et de gloire,
Que, par les mains de la Victoire,
L'oncle en reçoit depuis long-temps !
Si leurs désirs n'en sont contens,
Et que plus haut leur âme aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les cœurs
Ne sont jamais soûls de grandeurs ;
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières ?

Digitized by Google

Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment;
Puis quand je n'aurais seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression serait petite.
Veuille le ciel à votre tour
Vous donner un petit amour,
Qui par la suite des années
D'un grand Mars ait les destinées!
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle:
C'est que pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski.
Ces messieurs du nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des états,
Et celui d'autres potentats,
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire,
Et puis c'est tout; je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes,
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

Digitized by Google

POUR S. A. E.

M. LE CARDINAL DE BOUILLON,

Après son brevet de cardinalat.

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix ;
De votre dignité je ne suis point surpris ;
S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite :
Vous voilà deux fois prince, et ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite
Aussi bien qu'il l'était de la faveur des cieux.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime :
D'où vient que je te sers tous les jours de victime ?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers ?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts !
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines ;
Car quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connaître que ceux qui sont peines aussi.

Digitized by Google

J'aimai, je fus heureux, tu me fus favorable
En un âge où j'étais de tes dons incapable.
Cloris vint une nuit : je crus qu'elle avait peur.
Innocent ! Ah ! pourquoi hâtait-on mon bonheur ?
Cloris se pressa trop : au contraire, Amarille
Attendit trop long-temps à se rendre facile.
Un an s'était déjà sans faveurs écoulé,
Quand l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarille gagnée
Que l'heure du berger n'était pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant :
Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant ;
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
Quel amant n'aurait cru tenir alors sa proie ?
En fut-il jamais un que l'on vît approcher
Plus près du bon moment sans pouvoir y toucher ?
Amarille m'aimait, elle s'était rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritaient nos désirs :
Nos maux nous promettaient des biens et des plaisirs.
La nuit, que j'attendais, tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles ;
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis, on vint, on me parla ;
Ma fortune ce coup me semblait assurée.
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée ;
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Hé bien ! me plains-je à tort ? me joues-tu pas, Amour ?

Digitized by Google

Te souvient-il encor de certaine bergère ?
On la nomme Philis : elle est un peu légère ;
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur ;
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls ; la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avaient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord ;
Le reste ne tenait qu'à quelque rose encor :
Sur le point que j'allais surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre ; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire :
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois ;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre ;
Amarante m'a plaint ; Doris m'a laissé plaindre ;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné ;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances ;
Les autres n'ont été que vaines espérances ;
Et même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.
Quant aux tourmens soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle : Amour, tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte ? Il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,

Digitized by Google

Devant que mon tourment occupât sa mémoire ;
Y songeait-elle encore ? hélas ! l'osé-je croire ?
Caliste faisait pis, et, cherchant un détour,
Répondait d'amitié quand je parlais d'amour.
Je lui donne le prix de toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons ;
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons :
Tu me fais voir Climène ; elle a beaucoup de charmes.
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes ;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et capable d'amour ne me saurait aimer.
Il ne me restait plus que ce nouveau martyre :
Veux-tu que je l'éprouve ? Amour, tu n'as qu'à dire :
Quand tu ne voudrais pas, Climène aura mon cœur ;
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi, pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :

Digitized by Google

Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable,
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune ;
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et pour me rendre heureux un souris peut suffire :
Climène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant ;
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas, qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer :
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager,
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger ?
Et je ne mourrai pas ? Non, Climène, vos charmes
Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt :
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut.
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Climène était vous plaire,
Que je serais heureux ! quelle gloire ! quel bien !

Digitized by Google

Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée :
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris,
Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre : il peut régner là-haut,
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser avouez-moi pour vôtre ;
Et si le sort voulait me donner à quelque autre,
Dites : Je le réclame, il vit dessous ma loi :
Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez pas: alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités, d'autres il en est peu,
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle :
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfans des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Climène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

Digitized by Google

ÉLÉGIE TROISIÈME.

Ah, Climène ! j'ai cru vos yeux trop de léger,
Un seul mot les a fait de langage changer :
Mon amour vous déplaît, je vous nuis, je vous gêne,
Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine ?
Ne pouvais-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi ?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices ;
Il en jouit, Climène, et vous y consentez !
Vos regards et mes jours par lui seront comptés.
J'ose à peine vous voir, il vous parle à toute heure :
Honte, dépit, amour, quand faut-il que je meure ?
Hélas ! étais-je né pour un si triste sort ?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendaient encor ?
Vous me deviez, Climène, une autre destinée ;
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera ? je fuis tout entretien ;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme :
Voilà comme on vous sert, on n'a que vous dans l'âme.
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me riait sous les cieux ;
Je n'importunais pas au moins par mes services,
Pour moi le monde entier était plein des délices :

Digitized by Google

J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours ;
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours :
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimait assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir :
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dit n'ont plus pour moi de charmes:
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes ;
Encor me prive-t-on du triste reconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien aimée !
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
J'y renonce à présent ; ces biens ne m'étaient doux
Qu'autant qu'ils me pouvaient rendre digne de vous.
Je respire à regret, l'âme m'est inutile ;
J'aimerais autant être une cendre infertile,
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
Climène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser : Tout changement soulage ;
Amour, viens me guérir par un autre tourment.
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment ;
Ma cruelle me plaît, vois ses yeux et sa bouche :
O dieux, qu'elle a d'appas ! qu'elle plaît ! qu'elle touche !
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour ?
Ma cruelle me plaît : non, ne viens pas, Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.

Digitized by Google

Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi !
Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée ?
Un premier mouvement vous a donc offensée ?
Punissez-moi, Climène, et vengez vos appas ;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite :
Climène, assurément mon amour vous déplaît :
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt ?
Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos charmes?
Hébien! j'en suis content ; baignez-vous dans mes larmes ;
Je suis à vous, Climène, heureux, si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour !

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

J'AVAIS cru jusqu'ici bien connaître l'Amour :
Je me trompais, Climène ; et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines :
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujetti ;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avais pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie, aux yeux incessamment ouverts,

Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusque-là, grâce aux dieux, n'en avait pu produire,
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourmens, ils m'étaient fort communs;
Je nourrissais chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude, en ses plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère :
J'y nourrissais encor les désirs sans espoir,
Les soins toujours veillans, le chagrin toujours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence : —
Tous ces poisons mêlés composaient ma souffrance :
La jalousie y joint à présent son ennui :
Hélas! je ne connais l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon âme :
Je meurs! Ah, si c'était seulement de ma flamme!
Si je ne périssais que par mon seul tourment!
Mais le vôtre me perd; Climène, un autre amant,
Même après son trépas vit dans votre mémoire.
Il y vivra long-temps, vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi :
Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
Certes! il en donna des marques bien certaines,
Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller par pitié
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut; et pour moi, je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux;

Digitized by Google

Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure;
Son bonheur avec lui ne saurait plus vieillir:
Je puis vous offenser, il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant! ton sort me fait envie.
Vous l'appelez ami: je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point;
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point.
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Climène, je veux bien que sa perte vous touche:
Pleurez-la, j'y consens, ce regret est permis;
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine;
Ces pleurs sont pleurs d'amour, je m'y connais, Climène.
Des amis si bien faits méritent entre nous
Que sous le nom d'amans ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes:
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignait les beautés de l'esprit et du corps:
Ce n'étaient cependant que ses moindres trésors,
Son âme l'emportait. Quoiqu'on prise la mienne,
Je la réformerais de bon cœur sur la sienne.
Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens;
Je ne changerais pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'était qu'ami, je le surpasse en zèle,
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher; n'engagez point mon cœur

Digitized by Google

A tenter les moyens d'en être le vainqueur ;
Je me l'arracherais et vous en seriez cause :
Moi, cesser d'être amant! et puis-je être autre chose ?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
Et vouloir pour ami sans plus être avoué ?
Non, Climène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable;
D'un autre que de vous je pourrais l'accepter ;
Mais quand vous me l'offrez je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent :
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent.
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi :
Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?
On dirait que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin-d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien, et pour ce rien nuit et jour je soupire :
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amans fatal.
Vous me rendez jaloux, et de qui ? quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort ; m'ajoutera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?
Cependant il est vrai : si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avait cet art aussi.

Digitized by Google

Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisait autant, mais avec plus de grâce.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui ;
Ce n'est pas tout encor, vous voulez que je voie
Son portrait, où votre âme a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits :
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis : c'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime :
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre ; et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas ! il m'a long-temps aimée éperdument ;
En présence des dieux il m'en faisait serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Climène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

Digitized by Google

1671.

À MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI. (a)

PRINCE chéri du ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite avant-courrier des ans,
A des astres bénins épuisé les présens ;
A l'abri de ton nom, les mânes des Malherbes
Paraîtront désormais plus grands et plus superbes ;
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits ;
La scène semblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables ;
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions :
J'orne de traits légers ses riches fictions ;

(a) En lui dédiant, au nom de MM. de Port-Royal, le Recueil de Poésies Chrétiennes et diverses, imprimé en 1671.

Digitized by Google

Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différens mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvaient offrir en termes plein d'éclat :
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde,
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice ;
La mienne leur a plu, simple et sans artifice.
Conti, de mon respect sois du moins satisfait ;
Et regarde le don, non celui qui le fait.

PARAPHRASE

Du psaume XVII, *Diligam te, Domine*.

Où sont ces troupes animées ?
Où sont-ils, ces fiers ennemis ?
Je les ai vaincus et soumis :
Gloire en soit au Dieu des armées !
Par lui je me vois triomphant ;
Il me protége, il me défend.

Digitized by Google

Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein !
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein ?

De leur triste et sombre demeure,
Les démons, esprits malheureux,
Venaient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entraient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin par un secret effort ;
Et mon esprit troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.

Les méchans, enflés de leurs ligues,
Contre moi couraient irrités,
Comme torrens précipités
Dont les eaux emportent les digues ;
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée
D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.

Tout frémit : sa voix qui balance
Les rochers sur leurs fondemens,

Digitized by Google

Alla troubler des monumens
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs sortans de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux,
Firent étinceler le feu de sa colère!
Que son front en brillait! qu'il en fut allumé!
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé!

N'approche pas; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons:
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi, tu viens pour tes alliés!
Les cieux s'abaissent sous tes pieds:
Les Vents, les Chérubins te portent sur leurs ailes:
Et ce nuage épais, qui couvre ta grandeur,
Veut rendre supportable à nos faibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.

Tel tu trompas la gent noircie,
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchans
Fut par les vagues éclaircie:
Tel ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,

Digitized by Google

Le brisa comme verre, et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.

Que les tiens ont de privilèges !
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux,
De l'ost aux têtes sacriléges.
On vit, et furent découverts
Les fondemens de l'univers,
Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre : et l'enfer obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrens de l'envie
Croyaient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montraient leurs cœurs félons
Les Saüls et les Absalons,
Quand tu les as soumis à celui qui t'adore ;
Qui pèche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui pour te louer n'attend pas que l'Aurore
Se lève par ton ordre et commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux,
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine.

Digitized by Google

Je ne sens d'amour que pour toi ,
Je crains ton nom , je suis ta loi ,
Ta loi pure et contraire aux lois des infidèles :
Je fuis des voluptés le charme décevant ,
M'éloigne des méchans , prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veuille en tirer gloire :
Par toi l'humble acquiert du renom ,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus ,
Sages et forts, sont confondus ,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse ;
Ce que j'en puis avoir , je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse ,
Par qui je vois le mal et peux lui résister.

Par toi je vaincrai des obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés ;
Plus tard offerts que surmontés ,
Il me seront jeux et spectacles.
Par toi j'ai déjà des mutins ,
Dont les cœurs étaient si hautains ,
Évité comme un cerf les dents pleines d'envie ;
Puis retournant sur eux frappé d'un bras d'airain
Ceux qui d'un œil cruel envisageant ma vie ,
Voyaient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Digitized by Google

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe :
D'entre leurs piéges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtimens gardés pour les têtes impies :
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés,
Et n'ont beaucoup duré leurs sacriléges vies
Après les vains projets qu'ils avaient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de saison
Poussé des clameurs impuissantes :
Ni Bélial ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de Dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs jusqu'à ceux que l'Aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur le penchant des précipices :
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,

Digitized by Google

Mon âme de vertus, mon esprit de lumières ;
Il me dicte ses lois, me les fait observer ;
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières,
Ses oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchans pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir :
Déja mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Euphrate :
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit ; et, sans que l'on me flatte,
On me peut appeler le chef de l'univers.

Rendons-en des grâces publiques
Au Dieu jaloux de son renom :
Faisons en l'honneur de son nom
Retentir l'air par nos cantiques.
Que ses bienfais soient étalés !
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles :
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux ;
Et que m'ayant comblé de grâces immortelles,
Il en réserve encor pour nos derniers neveux.

Digitized by Google

1673.

POËME

DE LA CAPTIVITÉ

DE SAINT MALC.

A SON ALTESSE

MGR LE CARDINAL DE BOUILLON,

Grand-Aumônier de France.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poëme que je lui dédie ; tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui ; mais si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage. Je voudrais que cette idylle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas, ces beautés divines, et les

Digitized by Google

grâces de cette langue que parlait le peuple prophète. La lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté et plus de force que n'en ont les Virgile et les Homère. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus ; ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang ? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, Monseigneur, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer : tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talens que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchaînés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait ; et nous l'avons vu, et la Renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors

Digitized by Google

du ciel, et le monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seraient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie, etc.

DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton fils rends l'âme jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence ou bien le repentir,
Mère des bienheureux, Vierge enfin, je t'implore :
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore ;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allais mendier jadis chez les neuf sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du ciel autrefois habités.
Les lions, et les saints ont eu même demeure.
Là, Malc priait, jeûnait, soupirait à toute heure :
Pleurait, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.

Digitized by Google

Malc avait dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivait sous les conseils d'un saint plein de sagesse,
Conservait avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune saint succombe,
Croit qu'on en peut jouir sans être criminel,
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer par un pieux usage
Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints?
Malc annonce au vieillard, censeur de sa jeunesse,
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensés par d'avares parens;
Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux,
Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.
Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise;
Où vous exposez-vous, et qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
De triompher toujours seriez-vous bien capable?
Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable,
Sinon, votre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.

Digitized by Google

Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces :
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or : mais fuyez encor d'autres appas;
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes ?
Quoi! vous hasarderiez le prix de tant de larmes,
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.
Malc le quitte en pleurant ; triste et funeste absence !
Il abandonne au sort sa fragile innocence,
S'engage en des chemins pleins de périls et longs.
D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons ;
L'astre dont les clartés sont esclaves du monde,
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde.
S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur :
Maint Arabe voisin y portait la terreur ;
Du passant égorgé le corps sans sépulture
D'un ventre carnassier devenait la pâture.
On voyait succéder en ces cruels séjours
Aux brigands, les lions ; aux lions, les vautours.
Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence :
La Fortune joint Malc à des gens sans défense.
Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfans aux cœurs déjà captifs.
Ils traversaient la plaine aux zéphyrs inconnue,
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue,
Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engeance qui portait la mort dans ses regards.

Digitized by Google

La cohorte du saint d'abord est dispersée :
Équipage, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours
A l'aspect du milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages,
Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc épandus par ces champs,
Tombaient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur régnait en ce spectacle.
La proie apportait seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
Perdaient d'un an de peine, en un jour, le loyer.
Les pères chargés d'ans laissant leurs tendres gages,
Fuyaient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnaient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
L'amant et la compagne à ses vœux destinée,
Quittaient le doux espoir d'un prochain hyménée;
Malheureux! l'un fuyait; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorant son secours.
Une dame encor jeune et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva regrettant sa moitié;
La femme alla servir un maître sans pitié :
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédait un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
Vendait à ses voisins le croît et la toison.

Digitized by Google

Notre héros suivit la dame en servitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis,
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
Forêts, s'écriait-il, retraites du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés : déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus? Quoi, songe, tu t'envoles!
Oh, Malc! tu vois le fruit de tes desseins frivoles :
Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.
Ainsi Malc regrettait sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée ;
On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphans.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfans,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques,
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques :
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule.
Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatans,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère.
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Digitized by Google

Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages;
Lui-même il se fuyait; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leur voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse:
On ne les voyait point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers;
Ils n'enviaient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passait toute en vœux, en oraison;
Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches;
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts:
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres,
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains:
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes:
Là, ses seules brebis lui servaient de compagnes.
Les vents en sa faveur leur offraient un air doux.
Le ciel les préservait de la fureur des loups;

Digitized by Google

Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise,
Aux injures du hâle exposait ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeait sur ses traits.
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes,
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes;
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée!
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la bergère en extase ravie
Priait le Saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veillaient sur son troupeau;
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassaient l'esprit, et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filait la laine.
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant,
Que vous êtes heureux, peuple doux! disait-elle;
Vous passez sans péché cette course mortelle.
On loue en vous voyant celui qui vous a faits:
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,

Digitized by Google

Laissons languir sa gloire, et d'un faible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paissez, cueillez l'herbe et les fleurs;
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présens : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des montres dévorans?
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.
Pour Malc, il méditait sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disait Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant :
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante.
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi;
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.
Le ciel comblait de dons cette humble modestie.
L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentait pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, disaient-ils, jusque-là mérité?

Digitized by Google

Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertu plus fertiles;
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance:
Nos délices seront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester:
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre et son corps d'un cilice.
Tandis qu'ils se mâtaient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéraient aussi bien que leurs cœurs:
L'Arabe en profitait sans en savoir la cause.
Ce brigand pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourraient enfin soustraire à l'esclavage;
Qu'il fallait joindre aux fers les nœuds du mariage;
Leur amour lui serait un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur ferait un présent
Augmenteraient ses biens, l'auraient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent?
Et ne se saurait-il affranchir en naissant?

Digitized by Google

L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue,
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.
Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur;
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un légitime époux suivait la destinée.
Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi;
Redouble la rigueur d'un joug involontaire;
Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse-nous résister à ton vouloir impur:
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle;
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchans?
L'Arabe à ce discours se sent transporter d'ire:
Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire!
Meurs ou cède; obéis, et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu que je ne crus jamais.
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame:
Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
Le soir on les enferme en un lieu sans clartés;
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paraître.
Frivoles déités qui nous devez votre être,
Vous n'accourûtes pas: comment l'auriez-vous pu?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.

Digitized by Google

Notre couple étant seul eut recours aux prières.
Tous deux avaient besoin de grâces singulières :
Ils ne s'étaient point vus encor dans ces dangers,
Non que portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée,
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée,
Ne s'écartait jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi.
Sa crainte incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidait à s'acquitter de ses champêtres soins,
Ce couteau, dis-je, allait du saint couper la trame :
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son âme,
S'en allait de sa main la livrer au démon ;
Fureur qui n'était pas indigne de pardon.
La lueur de l'acier avertit la bergère.
Que vois-je, cria-t-elle ! O ciel, qu'allez-vous faire ?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : notre âme est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée ;
Malgré nous désormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeaient, nous n'en aurons plus qu'un.
Hélas ! qui l'aurait cru que cette inquiétude
Nous chercherait au fond d'une âpre solitude ?
J'appréhende à la fin que le ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.

Digitized by Google

Cette faute entre époux nous semblera légère.
Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère.
Dieu ne quittera pas ses enfans au besoin.
Si mon sexe est fragile il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance?
Votre soupçon m'outrage, et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur aurait peine à s'en rendre le maître,
Êtes-vous mon époux, et le pouvez-vous être ?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis: j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'Hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrais-je maintenant le perdre par un crime ?
Non, Malc, je ne crois pas que le ciel le souffrît;
Il m'en empêcherait, quelque appas qui s'offrît.
Ne craignez plus, vivez; l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui; ses mains l'ont façonné:
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.

Digitized by Google

Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource ?
Toute faute s'expie : on peut pleurer encor ;
Mais on ne peut plus rien, s'étant donné la mort.
Vivez donc ; et tâchons de tromper ces barbares.
Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grâce au ciel et louer cette sœur,
Dont la sagesse était égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes :
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des momens que l'on croit innocemment perdus,
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.
Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
Là, montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvaient seuls, faisaient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchaient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes ;
Chacun crut qu'ils s'aimaient d'un amour conjugal ;
Aucun plaisir au leur ne semblait être égal :
On se le proposait tous les jours pour exemple,
Et lorsque deux époux étaient conduits au temple :
Que le ciel, disait-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler !
Le saint couple à la fin se lasse du mensonge ;
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints :
Et quel que soit le but où tendent leurs desseins,

Digitized by Google

Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
Malc à ces sentimens donnait un jour des pleurs :
Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix, l'autre prêtait son dos,
L'amour du bien public empêchait le repos.
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillans de l'avare cité.
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre :
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici bas on doit vivre ;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire ;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints.
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage ;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor !
Vil esclave, tu ments pour éviter la mort !
Que ne résistais-tu, quand on força ton âme
A se voir exposée aux beautés d'une femme ?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.

Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie ?
Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots :
Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeais à l'état où le sort nous réduit.
Quel est de nos travaux l'espérance et le fruit ?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre ; est-ce assez ? dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à-la-fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori ?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes ;
Il nous a dégagés de cent piéges funestes ;
Sa grâce est notre guide ainsi que notre appui ;
Nous ne persévérons dans le bien que par lui ;
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici le jour finit, et puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures,
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord,
Je passais à louer l'arbitre de mon sort ;

Digitized by Google

Alors j'avais pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde ;
Mon cœur est agité malgré tous vos avis ;
Je ne me repens pas de les avoir suivis ;
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes :
Vous êtes exposée aux malices des hommes ;
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point, ces biens que j'ai quittés ?
Ah ! si vous jouissiez de leur douceur exquise !
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise :
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur ?
Brisons ces fers, fuyons sans avoir de scrupule,
Le mal est bien plus grand, lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures,
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le ciel : ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il se tut, aussitôt la prudente bergère
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix des deux boucs les plus grands du troupeau,
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser des ondes
Dont il fallait franchir les barrières profondes.
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.

Digitized by Google

Ils avaient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête, et voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain : tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre : en ses détours obscurs
Régnait une lionne, hôtesse de ses murs.
Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venait en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue ? A peine la lumière
Osait franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvait en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée ;
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée ;
Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.
Il n'avait avec lui, pour escorte et pour guide,
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat, et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné ;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné,

Digitized by Google

Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde ?
Quoi ! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde ?
Enfans de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents,
Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirans,
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans ;
Mais des suppôts de Bel l'âme aux feux consacrée,
Victime nécessaire à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave attendant le trépas,
Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye
Traîne en ses magasins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un refuge, et quitte en gémissant
Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglans,
Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents ;

Digitized by Google

Quitte l'obscur séjour, et se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.
Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile.
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là, le couple pieux aussitôt se sépare.
De leur mensonge saint l'offense se répare :
Cet hymen se dissout ; la dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.
Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence ;
Et s'il n'allait parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourrait s'appeler sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens.

Digitized by Google

Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A long-temps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,
Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort.
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.
Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui;
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez Dandilli cette aventure insigne.
Jérôme l'écrivait, losque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêtait le torrent.
Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques;
Cependant qu'à l'envi sa rare piété,
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut savoir, le sang, et la vertu
Ont dès les jeunes ans de pourpre revêtu,
Je t'offre ce récit, faible fruit de mes veilles;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers?

Digitized by Google

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le sieur Molière y gît.
Leurs trois talens ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long-temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

1674.

STANCES.

(J'ai composé ces stances en vieux style, à la manière du Blason des fausses Amours, et de celui des folles Amours, dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais; je ne suis pas de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Cretin.)

JANOT ET CATIN.

Un beau matin
Trouvant Catin
Toute seulette,

Digitized by Google

Pris son tetin
De blanc satin
Par amourette ;
Car de galette
Tant soit molette,
Moins friand suis, pour le certain.
Adonc, me dit la bachelette,
Que votre coq cherche poulette,
Ici ne fera grand butin.

Telle censure
Ne fut si sûre
Qu'elle espérait ;
De ma fressure
Dame Luxure
Jà s'emparait.
En tel détroit
Mon cas était
Que je quis meilleure aventure.
Catin ce jeu point n'entendait :
Mieux attaquais, mieux défendait,
Dont je souffris peine très-dure.

Pendant l'étrif,
D'un ton plaintif,
Dis chose telle :
Las! moi chétif
En son esquif
Caron m'appelle.

Digitized by Google

Cessez donc, belle,
D'être cruelle
A cettui votre humble captif,
Il est à vous foye et ratelle.
Bien, grand merci, répondit-elle,
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT.

Je vous affie
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour.
Le dieu d'amour
Sait plus d'un tour.
Que votre cœur trop ne s'y fiè,
Car quant à moi j'ai belle paour
Qu'à vous férir n'ait le bras gourd.
Le contemner est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas,
Ne ma sentence.
De tomber, las!
D'amour ez laz

Digitized by Google

Ne fais doutance.
Mais telle offense,
En conscience,
Ne commettrais pour cent ducats;
Que ce soit donc votre plaisance
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas.

JANOT.

Alors qu'on use
De vaine excuse,
C'est grand défaut;
Telle refuse
Qui après muse,
Dont bien peu chaut;
Car point ne fault
Tout homme cault
A chercher mieux quand on l'amuse:
Dont je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent;
Roses et flours,
Tous plaisans tours,
Mieux y conviennent.

Digitized by Google

Assez tôt viennent,
Voire proviennent
Du temps qu'on perd douleur et plours.
Faut que tels cas aux gens surviennent.
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux jours.

Aussi prêchais,
Et j'émouvais
Cette mignonne.
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois :
Berger, berger, ton heure sonne.
J'entendis clair ; car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur, qui ceci vois,
Ton serviteur, qui Jean se nomme,
Dira le reste une autre fois.

Digitized by Google

ÉPITRE

A M. de Turenne.

Eh quoi, Seigneur ! toujours nouveaux combats ?
Toujours dangers ? Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe.
Cloton ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement ;
Mais Cloton va toujours étourdiment.
Songez-y bien ; si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui sans douleur extrême,
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer,
Tout est perdu, l'hydre va s'avancer :
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et se voyant mainte tête abatue,
Elle retourne en son antre à grands pas ;
Quelque démon, que l'on ne connaît pas,

Digitized by Google

Lui rend en hâte d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.
Voilà, Seigneur, ce qui nous en paraît.
Car d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de le vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourraient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle, et ceci
Vient de plus haut; Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté; souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes;
L'Hélicon même avait quelques alarmes.
Le dieu sourit, et nous tint ce propos;
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes Picards, et poëtes de Champagne.
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront éveiller de cet an;

Digitized by Google

Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis qui, des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira.
Malheur alors à qui ne se rendra.
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature.
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre :
Le fer, le plomb, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poëtes Picards.
Devers la Somme on est en assurance,
Devers le Rhin tout va bien pour la France ;
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ces soldats dorment bien ;
Non pas toujours ; tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les voit à sa queue.

AUTRE ÉPITRE

A M. de Turenne.

Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Quoi! le vieux duc (a) suivi de Caprara (b) ?

(a) De Lorraine.
(b) Fameux général de l'empereur.

Digitized by Google

Quoi ! la bravoure et la matoiserie ?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous saves coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime ;
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimerait un Mars plein de bonté ?
Car en tels gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire : ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire ;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
« Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure ;
« Frère Lubin, » et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin ?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, Muse, va plus grande erre.
Laisse Marot, et reparle de guerre.
En surmontant Charles et Caprara,
Vous aves fait, Seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau ; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événemens.
Gens envoyés peupler les monumens,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très-peu, très-peu de pastorale ;
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.

Digitized by Google

Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence.
Dans le combat, ces trois divinités
Allaient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace;
Mais pour cet an, c'est le Mars de l'Alsace;
Ainsi qu'il fut et sera d'autrefois
Très-bien nommé le Mars d'autres endroits.
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joie en grand' pompe,
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de murs, subjugueur de provinces,
A-t-il conquis ces états et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettaient tout en poudre?
Les Bourguignons en éprouvant sa foudre,
Ont fait pleurer celui qui la lançait.
Sous les remparts que son bras renversait
Sont enterrés, et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

Digitized by Google

A M. L'ÉVÊQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella.

Je vous fais un présent capable de me nuire,
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire :
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savans que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous,
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous,
Notre Prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous loûrions les succès de ses armes.
Dieu n'aimerait-il plus à former des talens ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellens ?
Leurs discours sont fort beaux; mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,

Digitized by Google

Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue :
J'en use d'autre sorte, et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage ;
Mon imitation n'est point un esclavage,
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées.
Art, et guides, tout est dans les champs Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits ;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse ;
Je le dis aux rochers : on veut d'autres discours.
Ne pas louer son siècle, est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite :
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur (*a*) autrefois pour mon maître :

(*a*) Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses et ces sortes de pensées qu'on appelle *concetti ;* cela a suivi immédiatement Malherbe.

Digitized by Google

Il pensa me gâter ; à la fin, grâce aux dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? j'en demeurai ravi :
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses : (a)
On me dit là-dessus, de quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux,
Ils se moquent de moi qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose ;
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute et ne dis rien.
J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent,
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillans.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens.

(a) Vers de Malherbe.

Digitized by Google

Ils sont tous d'un pays. Du fond de l'Amérique,
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savans. Hélas ! qui sait encor,
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse.
Plein de Machiavel, entêté de Bocace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savans et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon.
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre ;
Des Bergères d'Urfé (*a*) chacun est idolâtre.
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet :
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse,
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talens, (l'ode qui baisse un peu
Veut de la patience, et nos gens ont du feu)
Malherbe avec Racan parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières

(*a*) Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée.

Digitized by Google

Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'Auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

1675.

LE FLORENTIN.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit ; et fait bien ;
Car un loup doit toujours garder son caractère ;
Comme un mouton garde le sien.
J'en étais averti : l'on me dit, prenez garde ;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde ;
Vous ne connaissez pas encor le Florentin.
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Hape tout, serre tout ; il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glou demande encore,
Le roi même aurait peine à le rassasier.
Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe ; il le fut, et le sera toujours.

Digitized by Google

Je me sens né pour être en butte aux méchans tours :
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
Celui-ci me dit, veux-tu faire
Prestò, prestò, quelque opéra,
Mais bon ? ta muse répondra
Du succès par-devant notaire ;
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons:
L'argent pour moi, pour toi les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons,
Volontiers je paie en gambades,
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt, cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait sa harangue ;
Mais s'il n'eut ces mots sur sa langue,
Il les eut dans le cœur ; il me persuada,
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter,
Mes amis devaient m'assister ;
J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
Des amis, disait le glouton,
En a-t-on ?

Digitized by Google

Ces gens se tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoique l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois,
Le b... avait juré de m'amuser six mois :
Il s'est trompé de deux, mes amis de leur grâce
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.
Voilà l'histoire en gros, le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites :
Mais j'en aurais pour tout un an,
Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à compter s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte et son libraire,
Et son voisin et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfans, et tout le genre humain,
Petits et grands dans leurs prières
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

Digitized by Google

ÉPITRE

A madame de Thiange, au sujet de la pièce précédente.

Vous trouverez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange :
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là.
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire, on le lui ravira :
Et vous croyez qu'il s'en taira ?
Il n'est donc plus auteur ? la conséquence est bonne !
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent. S'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrais alléguer encore un autre point :
Les conseils. Et de qui ? Du public ? C'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.

Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritais-je? On dit que non.
Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,
Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain reproché?
Un peu de pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers; et le roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il fallait qu'on lui vantât la suite:
Faute de quoi, ma muse aux plaintes est réduite.
Que si le nourrisson de Florence (*a*) eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,
(Je ne veux dire Euripide,)
Mais (*b*) Quinault; Quinault donc pour sa part aurait eu
Saint-Germain où sa muse au grand jour eût paru;
Et la mienne moins parfaite
Eût eu du moins Paris, partage de cadette:
Cadette, que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pu divertir le Monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque!
Les neuf sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais souvent faute d'une,

(*a*) Jean-Baptiste Lully.
(*b*) Dans son opéra d'Alceste.

Digitized by Google

Tout le bruit qu'il fait, est fort vain,
Chacun attend sa gloire, ainsi que sa fortune,
Du suffrage de Saint-Germain,
Le maître y peut beaucoup, il sert de règle aux autres;
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver obtienne seulement
Que le roi lui parle un moment.
Ah! si c'était ici le lieu de ses louanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grâce parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges!
On verrait qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime;
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage;
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage.
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse:
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.

Digitized by Google

Il est homme de cour : je suis homme de vers ;
Jouons-nous tous deux des paroles ;
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche et belle et bien disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma muse auprès du roi.

A M. GALIEN,

En lui rendant ses poésies enveloppées d'une armoirie d'enterrement.

J'AI lu tes vers dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture :
C'était un drap de sépulture
Qui me semblait de triste augure.
Aussitôt je fis conjecture
Que ces vers seraient la pâture
De ceux qui sous la tombe dure
N'épargnent nulle créature ;
Mais quand j'en eus fait la lecture,
Il me fut forcé d'en conclure,
Que cette plaisante écriture

Digitized by Google

Fait rire les gens sans mesure,
Que si ta belle humeur te dure,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure,
Et ne saurait à la Cousture (a)
Trouver de plus fine monture.
Mais prends garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure :
Car il est gai de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchure ;
Et ce n'est pas chose trop sûre,
Que d'y monter à l'aventure.
Si tu le domptes je t'assure
Qu'un jour chez la race future
Tu seras en bonne posture ;
Mais diable, c'est là l'enclouure.

1680.

A MADAME DE FONTANGES.

CHARMANT objet, digne présent des cieux
Et ce n'est pas langage de Parnasse

(a) Célèbre foire de Reims.

Digitized by Google

Votre beauté vient de la main des dieux ;
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce
Que d'être offerts aux dompteurs des humains,
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche.

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour.
Par quel moyen ? j'en perdis la mémoire ;
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint, et m'ayant abordé :
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière
L'Olympe entier, et tout le Firmament,
Ce dieu, c'était Mercure assurément ;
Il en avait tout l'air et la manière.
Après l'abord il me montra du doigt
Force clartés qui partaient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière ?
C'est le palais du monarque des dieux.
Et moi, d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis était d'une matière
Qui ne saurait dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble,
Astres brillans, et soleils radieux.

Digitized by Google

N'y comprenez toutefois vos beaux yeux;
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les dieux assis, Jupiter à leur tête;
Tous paraissaient en des atours de fête;
Le sort ouvrit un livre à cent fermoirs;
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts à trois fois différentes
Le contenu des paroles suivantes:

« De par Jupin soient les dieux avertis,
« Conformément à nos divins usages,
« Que l'on va faire au ciel deux mariages
« Avant qu'ils soient sur la terre accomplis. »

Au mot d'hymen je vis chacun se taire;
Et les ouïs par trois fois publier:
L'un pour Conti; l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère.
On applaudit: puis silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un: Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez long-temps pour nous rendre jaloux.
Soyez amans aussi long-temps qu'époux.
Douce journée, et nuit plus douce encore!
Heures, tardez, laissez au lit l'aurore.

Digitized by Google

Le temps s'envole; il est cher aux amans.
Profitez donc de ses moindres momens:
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle,
Le temps s'envole; il faut le ménager;
Plus il est doux, et plus il est léger.
Phœbus se tut. Et bien que dans leur âme
Les immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvait. Puis le père des vers
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit: Chantez, peuples divers,
Que tout fleurisse aux terrestres demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
Allez porter aux humains un printemps,
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez; hâtez l'heur et la joie
Du fils des dieux auquel l'Olympe envoie
Une princesse au regard enchanteur:
Mille beautés folâtrent dans son cœur,
En son esprit, en son corps mille charmes;
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faut se rendre cette fois:
Ces chants finis, je ne saurais vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura;

Digitized by Google

J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvrirait les temples, et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris.
L'un c'est Louis, l'autre c'est Alexandre.
De ces deux rois je comparai les faits;
Non la personne, elle est trop différente :
Et Statira qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante,
Au roi des Francs n'aurait jamais erré.
Toujours ce prince aux regards se présente
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille ;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille :
Mais c'est vous-même, et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin, se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venait de lui rendre,
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser :
Minerve en fit un patron tout-à-l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament ;
Chaque déesse et chaque objet charmant
Qui brille au ciel avec plus d'avantage

Contribua du sien à cet ouvrage :
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces.
Heureux mortel, en un point tu surpasses
Tous tes pareils, car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure ?
Retourne-t'en, conte ton aventure,
Chante aux humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que sans autre machine
Je me revis dans le bas univers.
Divin objet, voilà votre origine,
Agréez-en le récit dans ces vers.

VERS

Mis au bas de chaque saison, à un almanach donné pour étrenne, par le Roi, à madame de Fontanges, en 1681.

JANVIER, FÉVRIER ET MARS.

Tout est fait pour Louis, et dans leur consistoire
Les dieux ont résolu de suivre ses désirs.

Digitized by Google

Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire :
L'Amour (*a*) le va bientôt passer pour ses plaisirs.

AVRIL, MAI ET JUIN.

Le retour des zéphyrs nous annonçait la guerre,
Les cœurs sont à présent pleins d'un autre souci ;
Et jamais le printemps n'amena sur la terre
Tant d'amoureux désirs que fera celui-ci.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE.

Flore a fait son devoir ; Cérès, Bacchus, Pomone
Feront aussi le leur, si je lis dans les cieux.
Un printemps éternel, une éternelle automne
En faveur de Louis vont régner dans ces lieux.

OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

Des fruits d'un doux hymen je vois l'heureux présage :
Avant que de cet an l'on ait atteint le bout,
Il doit naître un enfant qui surmonterait tout,
Si son aïeul n'avait achevé cet ouvrage.

(*a*) Madame la Dauphine.

Digitized by Google

1682.

POËME DU QUINQUINA.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

Je ne voulais chanter que les héros d'Ésope;
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope;
Même j'allais cesser, et regardais le port.
La raison me disait que mes mains étaient lasses:
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison: cet ordre, accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie:
C'est pour vous obéir et non point par mon choix
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.
Favorisez cet œuvre, empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus:
Protégez les enfans d'une muse hardie,
Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie

Digitized by Google

D'un présent d'Apollon la force et les vertus.
Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participans du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitans des cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale!
Punissons des humains l'infidèle artisan;
Tâchons par tous moyens d'altérer son présent;
Sa main du feu divin leur fut trop libérale:
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fond pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit: aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains:
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains;
C'est Phœbus Apollon: de lui vient la lumière,
La chaleur qui descend du sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux:
C'est l'écorce du quin, seconde panacée.
Loin des peuples connus, Apollon l'a placée.

Digitized by Google

Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux ;
Peut-être il la devait donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre ainsi que l'or digne fils du soleil,
Prince du double Mont, commande aux neuf Pucelles,
Que leur chœur pour m'aimer députe deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talens divers ;
L'un est l'art de ton fils, et l'autre les beaux vers.
Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire ; un mal à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Clothon, quand ses mains se lassaient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédisait son cours, on savait son progrès,
On déterminait ses effets ;
Mais la cause en était cachée.
La fièvre, disait-on, a son siége aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicieux trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang véhicule fluide

Digitized by Google

Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement.
La tête et le cerveau, piqués violemment,
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie.
Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs.
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnaient cours à cette doctrine.
La nature ou la médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissait :
Qu'importe qui? l'on guérissait.
On n'exterminait pas la fièvre, on la lassait.
Le bon tempérament, le séné, la saignée;
Celle-ci, disaient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée;
Celui-là purgatif innocent et très-sûr,
(Ils l'ont toujours cru tel) et le plus nécessaire,
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettaient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissait, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte était une merveille.

Digitized by Google

Cependant la longueur minait nos facultés.
S'il restait des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et sur-tout la diète, achevaient le surplus,
Chassaient ces restes superflus,
Relâchaient, resserraient, faisaient un nouvel homme,
Un nouvel homme ! un homme usé ;
Lorsqu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé.
Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts et sans sciences.
Les remèdes fréquens n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours :
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle.
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfans aux ruisseaux les plus froids.
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature ;
Va sans art apprêter un mets non acheté :
Ils ne trafiquent point des dons de la nature,
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.
Pour nous, fils du savoir, ou pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,

Digitized by Google

Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, et trop court le terme de la vie;
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matière non encor par les muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée;
Le dessein en est grand, le succès malaisé;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
Deux portes sont au cœur: chacune a sa valvule:
Le sang, source de vie, est par l'une introduit;
L'autre, huissière, permet qu'il sorte et qu'il circule
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle;
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout; par les uns nous croissons;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent;
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent:
C'est l'état de la veille; et réciproquement.

Digitized by Google

Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office :
En passant par le cœur il cause un battement;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré :
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.
Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal :
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.
Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentait, c'est au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excès

Digitized by Google

Il acquiert un degré qui forme les accès.
Si j'excellais en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerais par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons;
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi, viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.
Des portions d'humeur grossière
Quelquefois compagnes du sang
Le suivent dans le cœur sans pouvoir en passant
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse.
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse.
Le temps l'y fait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer:
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente;
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.
Ce degré c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde

Digitized by Google

Sur les momens prescrits à cuire ou consommer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserais entrer dans ce dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle :
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air sortir d'un balon mal enflé.
La valvule en la veine au balon la languette,
Geolière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète.
Aussitôt les esprits agitent sans raison,
Deçà, delà, partout où le hasard les pousse,

Digitized by Google

Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés, et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent;
Les ministres d'Éole et le flot les agitent,
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous momens,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent.
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.
Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitans il n'est rien qui ne pèche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;
On respire avec peine, et d'un fréquent effort
Tout s'altère : et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble ses alarmes.
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistans ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;
Sa moitié; des enfans, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours;
Une fille pleurante, et déja destinée

Digitized by Google

Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces momens où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:
En vain, car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux;
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!
A peine en sommes-nous devenus habitans,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instans,
Il nous faut, par des pleurs, ouvrir notre carrière:
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.
Misérables humains, combien possédez-vous
    Un présent si cher et si doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître,
    Retranchez ces jours superflus
    Où notre âme ignorant son être
Ne se sent pas encore ou bien ne se sent plus:
Otez le temps des soins, celui des maladies,

Digitized by Google

Intermèdes fatals qui partagent nos vies.
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant et plus encor son long et triste cours;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.
Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs,
Allons quelques momens dormir sur le Parnasse,
Nous en célébrerons avecque plus de grâce
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

Digitized by Google

POËME
DU QUINQUINA.

CHANT SECOND.

Enfin, grâce au démon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images;
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes,
D'autres temps sont venus, Louis règne; et les dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux;
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux:
Le ciel nous a souvent envoyé des travaux:
D'autres temps sont venus; Louis règne, et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort.
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps; et que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers,

Digitized by Google

Je t'en conjure aussi, père de l'univers,
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,
Qui tempérez les airs, qui régnez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire; empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route :
C'est le bien des mortels : que tout mortel m'écoute.
J'ai fait voir ce que croit l'école et ses suppôts.
On a laissé long-temps leur erreur en repos.
Le Quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs; qu'elles pèchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate et bout dans sa prison.
On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisaient croître le Nil, quand toute eau se renferme,
Et n'ose outrepasser le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit :
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit.
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlans, et pendant plusieurs jours :
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours?
Le climat est sans pluie; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrens;
En ces lieux nuls ruisseaux courans

Digitized by Google

N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine,
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs :
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisaient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? ils saignaient, mais en vain ;
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente la chaleur déchue en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve de repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours :
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.
Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus
L'Antimoine avec le Mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le Quin règne aujourd'hui ; nos habiles s'en servent.

Digitized by Google

Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion.
Ceux-là même y viendront ; et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert plein d'esprits odorans,
Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différens
Son bois, son fruit, et son feuillage :
Le premier sert à maint ouvrage ;
Il est ondé d'aurore ; on en pourrait orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pépins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure :
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace, et ceux du double Mont.
Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au Cinamome on peut comparer en couleur.
Quant à ses qualités principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.

Digitized by Google

Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,
C'est cet amer, cet âpre, ennemi de l'acide,
Double frein qui domptant sa fureur homicide
Apaise les esprits de colère agités ;
Non qu'enfin toutes âpretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature toujours diverse en ses coutumes
Ne fait point dans l'absynthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois digne fils du soleil.
De lui dépend tout l'effet du remède.
Seul il commande aux fermens ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain ;
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante,
J'ai dit sa force, et voici son destin.
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante
L'eut du sage Chiron ; et qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquaient ses compagnes,

Digitized by Google

Si courant parmi les campagnes
Un levain trop bouillant en voulait à leurs jours,
La belle à ses secrets avait alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son âme
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimait un berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.
Les dieux, pour le punir, en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue; elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort:
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux!
Car de forcer un cœur il est bien moins possible:
Hélas! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux,
Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourmens amoureux
Puisse servir de médecine.
La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre;
Faible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait. Examinez la fièvre,
Regardez le tempérament,
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un Quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie,

Digitized by Google

Cela fait, tranchez court : quelquefois un moment
Est maître de toute une vie.
Ce détail est écrit ; il en court un traité :
Je loûrais l'auteur et l'ouvrage ;
L'amitié le défend et retient mon suffrage :
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystère, et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.
Nulle liqueur au Quina n'est contraire :
L'onde insipide et la cervoise amère,
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée.
Diverses gens l'ayant su déguiser ;
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourrait ne le pas infuser,
L'extrait suffit ; préférez l'autre voie,
C'est la plus sûre ; et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût sur-tout, lorsque le bon Silène,
Bouillant encor, le puise à tasse pleine,
Sait au remède ajouter quelque prix ;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits
Il le sublime et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture ;
Soit que le vin par ce chaud véhément

Digitized by Google

S'empreigne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce,
Ce jus enfin, pour plus d'une raison,
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance;
Entre Bacchus et le sacré Vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais comme il faut au Quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède,
Il porte au sang un baume précieux ;
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans les festins du monarque des dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense ;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'univers;
Nos besoins proprement en font leur apanage :
Les arts sont les enfans de la nécessité ;
Elle aiguise le soin qui par elle excité
Met aussitôt tout en usage.
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteur des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains ?
Rendons grâce au hasard; cent machines sur l'onde

Digitized by Google

Promenaient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avait des poursuivans ;
Nos mains l'allaient chercher au sein de sa patrie.
Le Quina vint s'offrir à nous en même temps,
Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs
Quel bruit n'a-t-il point fait ? De quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons ?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes !
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviraient de matière à former cent héros.
Le Quin fera long-temps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées :
J'ai pour garans deux demi-dieux.
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire,
Je toucherai du front les bords du firmament.
Et toi que le Quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire :
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire

Digitized by Google

Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivans :
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savans.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière ;
Car, pour fournir encore une telle carrière,
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.
J'ajouterai sans plus que le Quina dispense
De ce régime exact dont on suivait la loi :
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi ;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
Si le Quina servait à nourrir nos défauts,
Je tiendrais un tel bien pour le plus grand des maux.
Les muses m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, sans passion, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre :
Le ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignorait les dieux qu'il n'apprend qu'au besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin.
Sa boîte se trouva de poison trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis

Digitized by Google

Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux, par portions égales.
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ses tonneaux.
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La renommée en fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs
On députa deux harangueurs ;
De tout le genre humain le couple le moins sage ;
Avec un discours ampoulé
Exagérant nos maladies :
Jupiter en fut ébranlé :
Ils firent un portrait si hideux de nos vies
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;
Qu'ils imputent leurs maux à leur déréglement ;
Et non point aux auteurs de leur tempérament ;
Cette race pourrait avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils ;
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance ;

Digitized by Google

C'est toi seule qui rends ce partage inégal ;
En abusant du bien tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience.
Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété :
C'était rectifier cette inégalité :
Comment les avons-nous traitées ?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.
Corrigez-vous, humains ; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces fermens divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.
Le Quina s'offre à vous, usez de ses trésors :
Éternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire,
Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets ;
Phœbus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.

Digitized by Google

J'accepte cet augure à mes vers glorieux.
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie ;
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseraient s'opposer au vouloir d'Uranie.

BALLADE

Pour monseigneur le duc de Bourgogne.

Or est venu dedans notre univers
Cet héritier d'un assez bel empire,
Cet enfant cher à cent peuples divers,
Cher au héros par lequel il respire,
Cher à Louis, et cela c'est tout dire :
C'en est assez pour obliger les dieux
A conserver des jours si précieux,
Jour où leur main tous ses trésors enserre ;
Depuis qu'on voit la lumière des cieux,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divers concerts,
Chante déjà cet enfant sur la lyre ;
Je vois pour lui méditer tant de vers,
Qu'impossible est aux neufs Sœurs d'y suffire.
Bien que ma muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrîrai d'un ton audacieux :
Par cet enfant de gloire ambitieux,

Digitized by Google

Aux bords lointains puisse passer la guerre !
Puisse la paix s'affermir en ces lieux !
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des printemps sans hivers,
Point d'aquilons, un éternel zéphyre ;
Bien peu de cœurs éviteront ses fers,
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire ;
Amour l'appelle avec un doux sourire.
Bellone aussi le rendra glorieux.
Louis sera, d'un soin laborieux,
Son maître en l'art de lancer le tonnerre ;
Il en tiendra cet air impérieux :
Plus beau talent ne règne sur la terre.

ENVOI.

A MADAME LA DAUPHINE.

Princesse aimable et d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'hymen des nœuds d'amour vous serre.
Sur cet enfant ayez toujours les yeux.
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

Digitized by Google

BALLADE

Pour la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne.

Or est venu l'enfant si souhaité,
Voici son sort; j'en ai fait la figure.
Premièrement, si j'ai bien supputé,
De cent printemps l'agréable peinture
Viendra pour lui rajeunir la nature.
Nombre d'Amours pendant ses jeunes ans
Lui serviront de premiers courtisans :
Puis d'autres soins, troupe aux jeux ennemie,
Lui fileront à l'envi le destin
De trois grands dieux directeurs de sa vie.
Ces trois dieux sont, Mars, Amour, et Jupin.

Amour viendra le beau premier en danse.
Je vous le dis, belles, songez à vous.
Mais que sert-il ? Royale adolescence
Pour tous les cœurs est un charme trop doux.
Tel accident n'est mort d'homme entre nous.
Pleurs et soupirs pourront en cette terre
Régner alors ; puis par une autre guerre
Ils passeront aux climats du matin.
Et ne se doit reposer la victoire,

Digitized by Google

Que tous les Turcs faits Français à la fin,
De trois grands dieux leur vainqueur n'ait la gloire.
Ces trois dieux sont, Mars, Amour, et Jupin.

Mars est entré le second dans la lice.
Ce temps doit faire admirer un héros,
Un rejeton du maître en l'exercice
Qui fait les dieux ; car ce n'est le repos.
Son petit-fils l'aura dans ses travaux
Pour précepteur à lancer le tonnerre,
A bien régner, à conduire une guerre.
Au prix de lui, novices en cet art
Sont réputés Alexandre et César.
Telles leçons finiront la carrière
Du nouveau-né, qui dans un long destin
De trois grands dieux fourniront la matière.
Ces trois dieux sont, Mars, Amour, et Jupin.

ENVOI.

A MONSEIGNEUR ET A MADAME LA DAUPHINE.

Princesse aimable, et vous digne dauphin,
Vos qualités ont formé cet ouvrage,
Triple chef-d'œuvre, enfant presque divin,
Qui de trois dieux fera voir l'assemblage.
Ces trois dieux sont, Mars, Amour, et Jupin.

Digitized by Google

LE COMTE DE FIESQUE,

Au Roi.

Vous savez conquérir les états et les hommes ;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur,
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien garder l'esprit avec le cœur.
Dans les emplois de Mars vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos yeux animent nos guerriers ;
Vous étendez partout l'ombre de vos lauriers :
La terre enfin se voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers ;
Vous avez enfin sû contraindre
Tous les cantons de l'univers,
A vous obéir ou vous craindre.
J'étais près de céder aux destins ennemis,
Quand j'ai vu les Génois soumis,
Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'art humain
Croyait enchaîner la Fortune
Que vous tenez en votre main.
Cette main me relève ayant abaissé Gêne ;
Je ne l'espérais plus, je n'en suis plus en peine ;
Vos moindres volontés sont autant de décrets,
Vos regards sont autant d'oracles,

Digitized by Google

Je ne consulte qu'eux ; et malgré les obstacles
Je laisse agir pour moi vos sentimens secrets.
Vous témoignez en tout une bonté profonde ;
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
    Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

AU ROI.

Pour Lully, qui dédie à S. M. l'opéra d'Amadis.

Du premier Amadis je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage.
J'y trouverais votre air à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvait comparer.
La Victoire pour lui sut étendre ses ailes.
Mars le fit triompher de tous ses concurrens.
Passa-t-il à l'Amour ? il eut le cœur des belles ;
Vous vous reconnaissez à ces traits différens.
Nul n'a porté si haut cette double conquête.
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner.
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels que Jupiter en aurait ceint sa tête.
    En vous tout est enchantement.
    Plus d'un illustre événement
Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable.
Vos hauts faits ont partout tellement éclaté,

Digitized by Google

Que vous nous réduisez à chercher dans la Fable
L'exemple de la vérité.
Voilà, sire, sur vous quelles sont mes pensées.
Pour vous plaire, Uranie en vers les a tracées :
Quant à moi, dont les chants vous attiraient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis ;
Je vous dois son sujet, car j'aurais peine à dire
Entre vous et Phébus lequel des deux m'inspire.
Je ne puis pour m'en ressentir
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art, et mon génie,
Et tous les momens de ma vie.
Veuillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs !
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux chantres dont l'Olympe admire les douceurs.

AU ROI.

Pour Lully, qui dédie à S. M. l'opéra de Roland.

Agréez de mon art les présens ordinaires,
Ne les recevez point en hommages vulgaires,
Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour ;
Votre mérite est tel que tout lui fait la cour.
La déesse aux ailes légères
Lui fait partout des tributaires,
Il en vient des portes du jour.

Digitized by Google

C'est de là que partit la belle
Qui préféra Médor au héros de ces vers.
Son hymen attira cent monarques divers :
L'amante de Pâris avait jadis comme elle
Intéressé dans sa querelle
Tous les maîtres de l'univers.
Le bruit que ces beautés au dieu Mars ont fait faire
N'est rien près des combats qu'il entreprend pour vous;
Vos exploits ont rempli l'un et l'autre hémisphère
D'admirateurs et de jaloux.
Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux
Plaignez le paladin que mon art vous présente;
Son malheur fut d'aimer : quelle âme en est exempte ?
Il suivit à la fin de plus sages conseils;
Au lieu de ses amours il servit sa patrie,
Son prince disposa du reste de sa vie :
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.
Charlemagne vous cède ; il vainquit, mais la suite
Détruisit après lui ces grands événemens.
Maintenant notre empire a par votre conduite
D'inébranlables fondemens.
Ici les Muses sans alarmes
Se promènent parmi les bois,
Leurs chants en sont plus beaux, aussi bien que leurs voix.
Si j'en crois Apollon les miens ont quelques charmes;
Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais !
Vous imposez silence à la fureur des armes;
Goûtez dans nos chansons les douceurs de la paix.

Digitized by Google

1684.

ÉPIGRAMME

CONTRE FURETIÈRE.

Furetière s'était moqué avec assez peu de ménagement de La Fontaine, parce que le *bon homme* ignorait la différence du bois *en grume* au bois *marmenteau*. A quelque temps de là, Furetière reçut des coups de bâton. La Fontaine, qui n'avait pas oublié les railleries de son adversaire, lui envoya cette épigramme.

Toi qui de tout as connaissance entière,
Écoute, ami Furetière :
Lorsque certaines gens,
Pour se venger de tes dits outrageans,
Frappaient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau ;
Dis-moi si c'était bois en grume,
Ou si c'était bois marmenteau.

Digitized by Google

1685.

AVERTISSEMENT.

Un des quatre récits que j'ai fait faire aux filles de Minée contient un événement véritable, et tiré des antiquités de Boissard. J'aurais pu mettre en la place la métamorphose de Céix et d'Alcyone, ou quelque autre sujet semblable. Les critiques m'allégueront qu'il le fallait faire, et que mon ouvrage en serait d'un caractère plus uniforme : ce qu'Ovide conte a un air tout particulier, il est impossible de le contrefaire. Mais après avoir fait réflexion là-dessus, j'ai appréhendé qu'un poëme de six cents vers ne fût ennuyeux, s'il n'était rempli que d'aventures connues : c'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler ; et comme une chose en attire une autre, le malheur de ces amans, tués le jour de leur noce, m'a été une occasion de placer ici une espèce d'épitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquités. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne me paraissent que plus belles ; et selon mon goût, elles me plairaient moins si elles se suivaient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai

trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, et encore moins au public : toutefois, je ne puis croire que l'on en jugera autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons; quiconque serait capable de les sentir, ne le sera guère moins de se les imaginer de lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre : j'ai voulu voir par ma propre expérience si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des grâces. Mon sentiment a toujours été que, quand les vers sont bien composés, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne saurait dire : de plus habiles que moi le feront voir plus à fond. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, et dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume que je joins ici l'une et l'autre traduction : l'utilité des expériences me l'a fait faire. Platon, dans Phædrus, fait dire à Socrate qu'il serait à souhaiter qu'on tournât en tant de manière ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos auteurs en voulussent faire l'épreuve et que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription :

Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi; mais qui, par sa

beauté et ses grâces, mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas long-temps de son bonheur, Homonée mourut qu'elle n'avait pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés :

INSCRIPTION

TIRÉE DE BOISSARD.

Si pensare animas sinerent crudelia fata,
(*a*) Et posset redimi morte aliena salus ;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensarem pro te, cara Homonæa, libens.
At, nunc quod possum, fugiam lucemque deosque
Ut te maturá per Stuga morte sequar.

(*b*) Parce tuam conjux fletu quassare juventam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.
Nil prosunt lacrumæ, nec possunt fata moveri :
Viximus : hic omnes exitus unus habet.

Parce : ita non unquám similem experiare dolorem.
Et faveant votis numina cuncta tuis !
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

(*a*) Atimète parle.
(*b*) Homonée parle.

Digitized by Google

Tu qui securâ procedis mente, parumper
  Siste gradum quæso, verbaque pauca lege.
Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
  Hoc Homonæa brevi condita sum tumulo,
Cui formam Paphia, et Charites tribuêre decorem,
  Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
Nondum bis denos ætas compleverat annos,
  Injecêre manus invida fata mihi.
Nec pro me queror; hoc mihi morte est tristius ipsâ,
  Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

(*a*) Sit tibi terra levis, mulier dignissima vitâ.
Quæque tuis olim perfruerêre bonis.

« S'il suffisait aux Destins qu'on donnât sa vie pour « celle d'un autre, et qu'il fût possible de racheter « ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre « d'années que les Parques m'ont accordé, je le don- « nerais avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma « chère Homonée; mais cela ne se pouvant, ce que je « puis faire est de fuir le jour et la présence des « dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du « Styx.

« O mon cher époux! cessez de vous affliger; ne « corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus

(*a*) Ce sont les vœux du public, ou de celui qui a fait élever ce monument.

Digitized by Google

« ma destinée par des plaintes continuelles : toutes « les larmes sont ici vaines ; on ne saurait émouvoir la « Parque : me voilà morte, chacun arrive à ce terme-« là. Cessez donc, encore une fois. Ainsi puissiez-« vous ne sentir jamais une semblable douleur ! Ainsi « tous les dieux soient favorables à vos souhaits ! et « veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi « à la mienne !

« Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te « prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de « mots.

« Moi, cette Homonée que préféra Atimète à des « filles considérables ; moi, à qui Vénus donna la « beauté, les grâces et les agrémens ; que Pallas en-« fin avait instruite dans tous les arts, me voilà ici « renfermée dans un monument de peu d'espace. Je « n'avais pas encore vingt ans que le Sort jeta ses « mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour « moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de « qui la douleur m'est plus difficile à supporter que « ma propre mort.

« Que la terre te soit légère, ô épouse digne de re-« tourner à la vie, et de recouvrer un jour le bien que « tu as perdu ! »

Si l'on pouvait donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le Sort,

Digitized by Google

Quels que soient les momens qui me restent encor,
Mon âme, avec plaisir, rachèterait la vôtre;
Mais le Destin, l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurais que fuir les dieux et la clarté,
Pour vous suivre aux Enfers d'une mort avancée.

Quittez, ô cher époux, cette triste pensée;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans;
Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point.
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos désirs!
Veuille enfin Atropos, au cours de votre vie,
Ajouter l'étendue à la mienne ravie!
Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux;
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenait de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avaient pas ma carrière éclairée,
Le Sort jeta sur moi ses envieuses mains:
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

Digitized by Google

O femme, que la terre à tes os soit légère !
Femme digne de vivre ; et bientôt puisses-tu
Recommencer de voir les traits de la lumière,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu!

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

Mgr LE PRINCE DE CONTI.

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui résister ?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre ou la flatter
Pour adoucir sa violence ?
Le Dieu de l'Oise est sur ces bords,
Qui prend part à votre souffrance.
Il voudrait les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avais assez d'éloquence,
Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirai pas ; rien ne rit sous les cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême :
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dès-lors à vous-même.

Digitized by Google

Conti dès l'abord nous fit voir
Une âme aussi grande que belle.
Le ciel y mit tout son savoir;
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même encens que les dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage.
L'un et l'autre servait d'exemplaire et d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvais qu'un seul défaut,
C'était d'avoir trop de courage.

Par cet excès on peut pécher.
Conti méprisa trop la vie.
A travers les périls pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie ?
Ces noms qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de consolant :
Achille en est un témoignage,
Il eut un désir violent
De faire honneur à son lignage,
Il souhaita d'avoir un temple et des autels ;
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit ; sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitans de l'univers.
Cependant Achille aux enfers
Prise moins l'honneur de ce temple

Digitized by Google

Que la cabane d'un berger.
Profitez-en, c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, Seigneur, examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
L'Achéron ne rend rien ; si nos pleurs étaient cause
Qu'il révoquât ces tristes lois,
Nous reverrions Conti : mais ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avaient du Styx repassé les contours.
Il vit redescendre Euridice.
Il protesta de l'injustice.
Il implora l'Olympe ; et neuf jours et neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.
Quand j'irais comme lui redemander aux ombres
Les Conti, princes belliqueux,
On me dirait que le Cocyte
Ne considère aucun mérite ;
Je ne reviendrais non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.

Digitized by Google

L'ami de Mécénas, Horace, dans ses sons
L'avait dit devant lui ; devant eux la nature
L'avait fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs et leurs nourrissons
Depuis long-temps en leurs chansons,
Répètent que l'on voit recommencer l'année,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, Seigneur, des jours si précieux,
Que le temps sèche au moins vos larmes ;
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède ;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède ?

DISCOURS

A madame de la Sablière.

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre ?
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle

Digitized by Google

Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux n'alongent la carrière;
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre,
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens,
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, délices chimériques,
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois,
Cent autres passions des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux;
Je vois chacun me suivre; on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole:
Tantales obstinés nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne vois plus d'instans qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard;
Car qui sait les momens prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoi les emploirai-je?
Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilége

Digitized by Google

Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons au moins en quelque chose,
Les suivre en tout c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;
Mais aussi de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillans courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit, quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie;
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos;
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent,
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains;
Hé bien, prends si tu veux encor d'autres chemins,
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière,
Tente tout, au hasard de gâter la matière,
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte :

Digitized by Google

Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et volé à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
Mais quoi? je suis volage en vers comme en amours,
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme,
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre:
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre.

Digitized by Google

C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps et de l'oisiveté,
S'acquitter des honneurs dus à l'Être Suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même,
Bannir le fol amour et les vœux impuissans,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

1687.

POUR MADAME ***.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

On languit, on meurt près de Sylvie :
C'est un sort dont les rois sont jaloux,
Si les dieux pouvaient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourraient comme nous.

Soupirant pour un si doux martyre,
A Vénus ils ne font plus la cour ;
Et Sylvie accroîtra son empire
Des autels de la mère d'Amour.

Le printemps paraît moins jeune qu'elle :
D'un beau jour la naissance rit moins ;
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

Digitized by Google

Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à son service
Mille Amours suivis d'autant d'amans.
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourmens.

Sa présence embellit nos bocages,
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs,
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'autre jour assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux,
Les zéphyrs accourant pour l'entendre,
Le portaient aux oreilles des dieux.

Je l'écris sur l'écorce des arbres ;
Je voudrais en remplir l'univers.
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres
Dans un temple au-dessus de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimait son amour.
Les échos qui ne sauraient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour.

Digitized by Google

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES

MADEMOISELLE DE BOURBON,

ET

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité,
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avait, dit-on, en mourant souhaité.
Ce guerrier qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours,
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont Conti doit être la proie.
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avaient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,

Digitized by Google

Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare,
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre,
Et la déesse du matin,
Des dons que le printemps étale
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous! pourqui les dieux ont des soins si pressans,
Bourbon aux charmes tout puissans,
Ainsi qu'à l'âme toute belle,
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'Amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, commun chez les humains,
La passion à l'autre fut donnée.

Digitized by Google

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
Mais peu durable; en notre âme inquiète
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
L'amant alors se comporte en époux.
Ne saurait-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire,
De ce conseil faites expérience,
Soyez amans fidèles et constans;
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agrémens
Qui des époux font des amans,
Employer sa grâce ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtrait d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot, semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits

Digitized by Google

Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire ;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

VERS

A la manière de Neuf-Germain, sur la prise de Philisbourg.

VA chez le Turc et le sophi,
Muse, et dis de Tyr à Cadis,
Que malgré la ligue d'Ausbourg,
Monseigneur a pris Philisbourg.

Tu pourras jurer par ma fy,
C'est le digne héritier des lis.
Comment diable, il prend comme un bourg
L'inexpugnable Philisbourg !

Seize jours au siége suffi,
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur ou labour,
Donne à la France Philisbourg.

Le dieu du Rhin en a dit, Fi !
Je sens les corps ensevelis,
Et non le bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.

Digitized by Google

Staremberg, d'orgueil tout bouffi,
Nous donnait trois mois accomplis,
Avant qu'ouïr sur le tambour
La chamade dans Philisbourg.

Il s'est trompé dans son défi :
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville et maint faubourg,
Par la prise de Philisbourg.

Ma foi, l'Empire est déconfi,
Si bientôt ne sont démolis
Par la paix les murs de Fribourg
Et l'imprenable Philisbourg.

1688.

BALLADE,

Sur le nom de LOUIS-LE-HARDI, que les soldats ont donné à MONSEIGNEUR pendant le siége de Philisbourg.

UN de nos fantassins, très-bon nomenclateur,
Du titre de Hardi baptisant Monseigneur,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi,

Digitized by Google

Le prince et son parrain feront dire à leur gloire :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

D'un pareil nom de guerre on traitait les neuf Preux ;
Notre jeune héros le mérite mieux qu'eux.
J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose ;
Ils conviennent toujours ; et quant à moi, je di,
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose,
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

Adam, qui sur les fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'univers ;
Adam, parrain banal de toutes les familles ;
Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi,
N'y rencontrait pas mieux que nos braves soudrilles.
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

ENVOI.

L'homme n'engendre guerre à soixante et dix ans.
Si le cas m'arrivait comme à certaines gens,
J'irais à ce soldat, et sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirais, Cadédi !
Viens tenir mon enfant, tu seras mon compère :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

Digitized by Google

1689.

LE SONGE.

Pour madame la princesse de Conti.

La déesse Conti m'est en songe apparue :
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue ;
Elle étalait aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçait les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnaît bientôt de quel sang vous sortez :
L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti, chacun lui rend les armes ;
Sa présence en tous lieux fera dire toujours :
Voilà la fille des Amours,
Elle en a la grâce et les charmes.
On ne dira pas moins, en admirant son air,
C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle allait en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards et son port
Remplissaient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le Songe me l'offrit par les Grâces parée.
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée.
Telle même on ne vit cette fille des flots,
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère

Digitized by Google

Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère.
L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.
Ceci n'est-il point trop savant ?
Des éruditions la cour est ennemie,
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'académie.
Hélas ! en cet endroit mon songe fut trop court :
Je sentis effacer de si douces images,
Et la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai des perfides courages.
Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la Déesse aux cent voix,
Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons ;
Me peignit cent états brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre.
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.
Que les enfans de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter !
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée ?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis,
Faites de vos faveurs un plus juste partage ;
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

Digitized by Google

POUR LE PORTRAIT DE M. BERTIN.

Ces desseins à Bertin, des beaux-arts protecteur,
Sont dédiés avec justice :
Le portrait et le nom de leur adorateur
Conviennent à leur frontispice.

POUR M. VANDEBRUGE.

Ce juste admirateur des desseins de la Fage,
D'un auteur si parfait multipliant l'ouvrage,
En va rendre le fruit désormais plus commun.
Il veut que son héros devienne aussi le nôtre,
Et que le monde entier puisse apprendre de l'un,
Par les soins que s'est donnés l'autre.

1690.

ÉPITRE

A M. de Vendôme.

Prince, qui faites les délices,
Et de l'armée et de la cour,
Du vieux soldat et des milices,

Digitized by Google

Et de toute la gent qu'assemble le tambour,
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
Il n'est pélerinage où nous n'ayons songé.
Que si personne n'a bougé,
C'est que le monarque lui-même
Rassura d'abord les esprits ;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.
Sans cela tout était perdu.
Le poëte avait l'air d'un rendu.
Comment, d'un rendu ? D'un ermite,
D'un Santoron, d'un Santena (*a*),
D'un déterré : bref, d'un qui n'a
Vu de long-temps plat ni marmite.
Il semblait, à me voir, que je fusse aux abois.
Fieubet (*b*) auprès de Grosbois
Tient contenance moins contrite :
Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie ;
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
Des gens pour le servir, le nécessaire enfin ;
Un peu d'agréable ; et lui fin :
Cet exemple est fort bon à suivre.

(*a*) Courtisans qui se sont retirés.
(*b*) Conseiller d'état retiré aux Camaldules.

Digitized by Google

J'en sais un meilleur : c'est de vivre.
Car c'est de vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisans repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien ?
Dites que non, vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain ;
Qu'on quitte aussi tout mauvais train ;
Je ne l'entends pas de la sorte.
Tant que votre altesse, Seigneur,
Et celle encor du grand-prieur,
Aurez une santé parfaite,
Je renonce à toute retraite.
Mais dès qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vite à Saint-Germain de la Truite (a),
Frère servant d'un autre ermite,
Qui sera l'abbé de Chaulieu (b).
Sur ce je vous commande à Dieu.

(a) Prieuré de l'abbé de Chaulieu.
(b) Favori et intendant de M. de Vendôme.

Digitized by Google

1691.

A MADAME DE LA FAYETTE,

En lui envoyant un petit billard.

Ce billard est petit, ne l'en prisez pas moins,
Je prouverai par bons témoins
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.
Ce plaisir occupait les Amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrais aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique;
Le but est un cœur fier; la bille un pauvre amant;
La passe et les billards c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plutôt l'objet de son amour.
Les belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux où souvent de soi-même
On s'en va se précipiter,
Où souvent un rival s'en vient nous y jeter
Par adresse ou par stratagème.
Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit;
Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
Au-dessous de votre génie.

Digitized by Google

Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie ?
Le Faste et l'Amitié sont deux divinités
Enclines, comme on sait, aux libéralités.
Discerner leurs présens n'est pas petite affaire;
L'amitié donne peu, le Faste beaucoup plus,
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons superflus,
Mon billard est succinct, mon billet ne l'est guère.
Je n'ajouterai donc à tout ce long discours
Que ceci seulement, qui part d'un cœur sincère,
Je vous aime, aimez-moi toujours.

MADRIGAL.

Soulagez mon tourment, disais-je à ma cruelle,
Ma mort vous ferait perdre un amant si fidèle,
Qu'il n'en est point de tel dans l'empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle,
Je vous perdrais plutôt en vous rendant heureux.

Digitized by Google

ÉPITRE

A M. de Niert, sur l'Opéra.

NIERT, qui, pour charmer le plus juste des rois(*a*),
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse;
Toi, qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris;
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Fondait en ce temps-là les grands concerts d'Orphée
Les passages d'Atto et de Léonora (*b*),
Et du déchaînement qu'on a pour l'Opéra?
De machines d'abord le surprenant spectacle
Éblouit le bourgeois, et fit crier miracle:
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus;
Il aima mieux le Cid, Horace, Héraclius.
Aussi de ces objets l'âme n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contrepoids résiste;

(*a*) Louis XIII.
(*b*) Musiciens italiens.

Digitized by Google

Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste ;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.
Quand le théâtre seul ne réussirait guère,
La comédie au moins, me diras-tu, doit plaire :
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux ?
Ces beautés néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seraient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut pas, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse ;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster.
Le bon comédien ne doit jamais chanter.
Le ballet fut toujours une action muette :
La voix veut le téorbe, et non pas la trompette ;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.
Mais en cas de vertus, Louis, qui par pratique
Sait que, pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, et toutes à-la-fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il faut, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,
Il veut, sur le théâtre ainsi qu'à la campagne,

Digitized by Google

La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne ;
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses désirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.
Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire (a) ;
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois ;
Le téorbe charmant, qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchans
De quelques airs choisis les mélodieux chants ;
Boisset, Gautier, Hémon (b), Chambonnière (c), la Barre (d),
Tout cela lui déplaît, et n'a plus rien de rare.
On laisse là Dubut (e), et Lambert et Camus (f) ;
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus (g) ;
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles ;
De Baptiste épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions.
Le Français, pour lui seul contraignant la nature,

(a) Célèbres chanteuses pendant la minorité de Louis XIV.
(b) Habiles musiciens.
(c) Excellent claveciniste.
(d) Le premier pour la flûte.
(e) Qui touchait admirablement le luth.
(f) Qui chantèrent si bien, et composèrent de si beaux airs.
(g) Opéra de Quinault et de Lully.

Digitized by Google

N'a que pour l'Opéra de passion qui dure.
Les jours de l'Opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré, rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'Opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis;
La coquette s'y fait mener par ses amis;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche,
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche.
On ne va plus au bal, on ne va plus au cours:
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Avec mille autres biens le jubilé fera
Que nous serons un temps sans parler d'opéra:
Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain (*a*) faire une station:
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux vers également savante;
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains (*b*).

(*a*) Amie particulière de M. de Niert, premier valet de chambre du roi, âgée alors de quinze ans, et très-habile claveciniste. Elle mourut de la petite vérole en 1711.

(*b*) Les plus habiles maîtres de clavecin et d'orgue.

Digitized by Google

De cet aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique :
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux.

SUR UN PORTRAIT DU ROI.

A l'air de ce héros, vainqueur de tant d'états,
On croit du monde entier considérer le maître;
Mais s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

CHANSON.

Tout se suit ici-bas, le plaisir et la peine;
Le printemps, les hivers tout garde cette loi.
Amour en excepta Climène :
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE.

Si nos langueurs et notre plainte
Faisaient perdre à la jeune Aminte

Digitized by Google

Ou quelque charme, ou quelque amant,
On pourrait fléchir la cruelle;
Mais lorsque je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

1693.

ÉPITRE

A M. de Vendôme.

Quand on croyait la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait sous les ordres d'un roi
Né pour donner au monde entier la loi;
Sage et puissant, grand sur mer et sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succès depuis plus de trente ans;
Très-bien servi par tous ses combattans,
Craint au dehors, au dedans chacun l'aime,
Tout se soumet à son pouvoir suprême.
Or je croyais devoir m'étendre sur ceci,
Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un roi tel qu'est le roi notre sire),
Avec des mots d'estime et d'amitié,
Et je n'en dis encor que la moitié.
Venons au fait. En Piémont notre armée,

Digitized by Google

Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complètement a battu l'ennemi,
Et la victoire a pris notre parti.
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le prince à bon droit se repose;
Ce général n'a guère son pareil;
Bon pour la main, et bon pour le conseil.
De vous, Seigneur, on en peut autant dire,
Et quelque jour je veux encor l'écrire;
C'est mon dessein. Sur ce, je finirai,
Vous assurant que je suis et serai
De votre altesse humble servant et poëte,
Qui tous honneurs et tous biens vous souhaite.
Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor,
Car chacun sait que vous méprisez l'or,
J'en fais grand cas; aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin, toute la terre:
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savais quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirais de la meilleure grâce
Que j'en dis onc: grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.
Qu'y ferait-on, Seigneur? Je me console,
Si vers Noël l'abbé (*a*) me tient parole.

(*a*) L'abbé de Chaulieu, chargé de faire toucher à La Fontaine ce qu'avait ordonné M. de Vendôme.

Digitized by Google

Je serai roi : le sage l'est-il pas?
Souhaiter l'or, est-ce l'être ? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte.
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

TRADUCTION

Paraphrasée de la prose, *Dies iræ*.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,
Des suites du péché long et juste salaire.
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront, et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts.
L'Ange rassemblera les débris de nos corps :
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

Digitized by Google

La Nature et la Mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vus vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre,
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal :
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur ?
Sera-ce quelque juste ? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins, et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux,
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher :
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur, viens plutôt soulager

Digitized by Google

Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain,
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême.
Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur :
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché se lit sur mon visage.
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé,
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis.
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière.
Fais-moi persévérer dans ce juste remords:
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne point quand j'irai chez les morts.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME (*a*).

Il est trois points dans l'homme de collége :
Présomption, injures, mauvais sens.
De se louer il a le privilége ;
Il ne connaît argumens plus puissans.
Si l'on le fâche il vomit des injures ;
Il ne connaît plus brillantes figures.
Veut-il louer un roi, l'honneur des rois,
Il ne le prend que pour sujet de thème.
J'avais promis trois points, en voilà trois.
On y peut joindre encore un quatrième :
Qu'il aille voir la cour tant qu'il voudra,
Jamais la cour ne le décrassera.

(*a*) Cette épigramme est contre Boileau, qui raillait quelquefois amèrement La Fontaine sur ses distractions et ses ingénuités.



Digitized by Google

VERS

Mis au bas du portrait de Mezetin.

Ici de Mezetin, rare et nouveau Prothée,
La figure est représentée :
La nature l'ayant pourvu
Des dons de la métamorphose,
Qui ne le voit pas n'a rien vu,
Qui le voit a vu toute chose.

FIN DU TOME PREMIER.



Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

POESIES DIVERSES.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

Digitized by Google

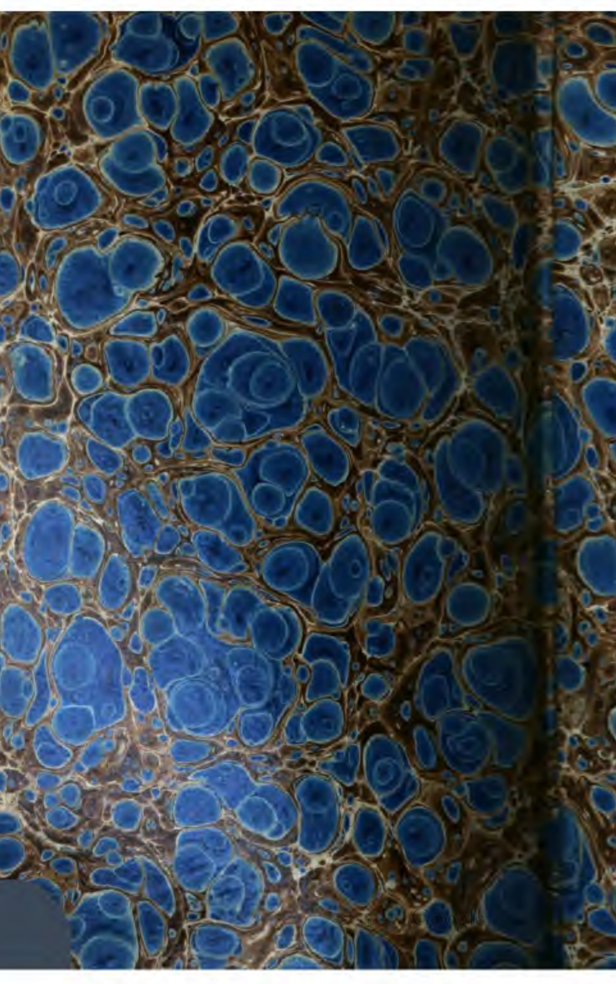


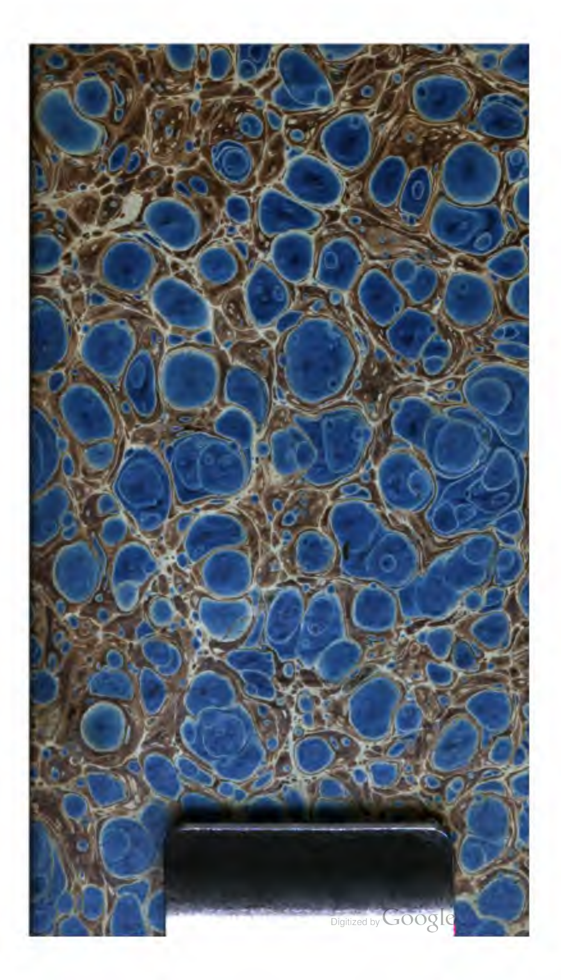
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




Digitized by Google



Digitized by Google